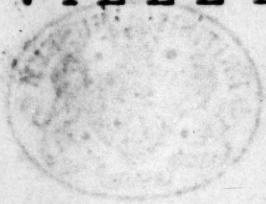


11482.9216

ŒUVRES
MÊLÉES
DE M. LE CHEVALIER
DE BOUFFLERS,
ET DE M. LE MARQUIS
DE VILLETTE.



GEORGE U. W. R. E. S.

M. S. R. E. S.

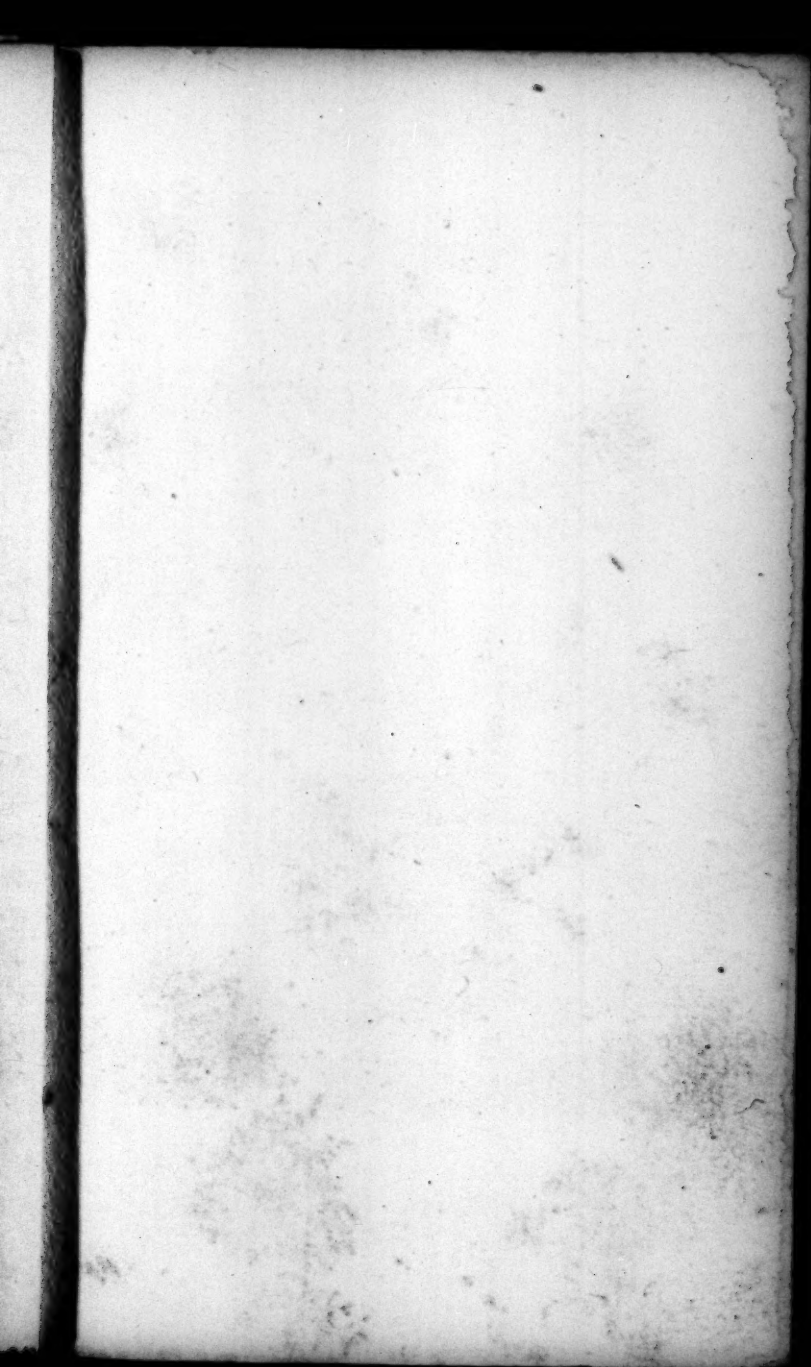
DE M. S. R. E. S.

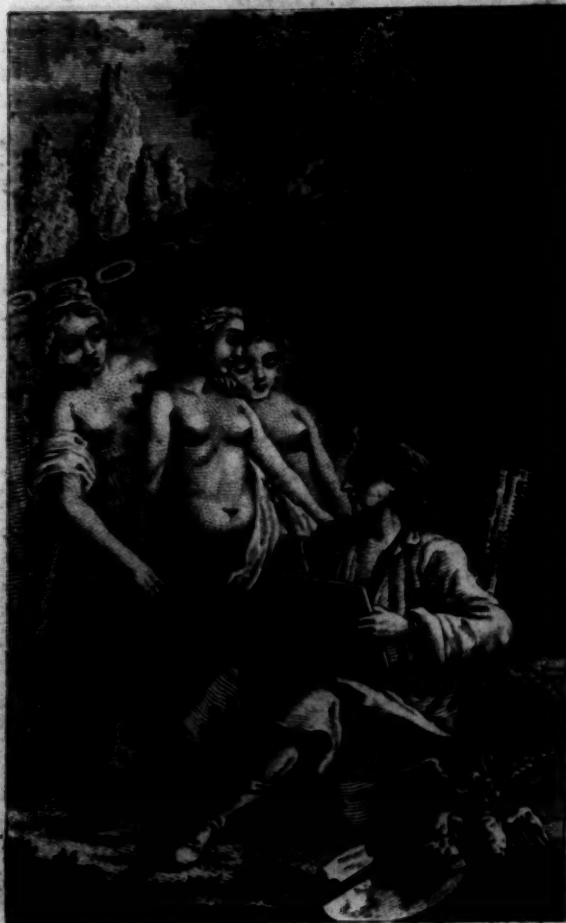
THE HON. P. E. S.

ET DE M. S. R. E. S.

DE V. I. L. L. E. S.







Cherone del.

C. Duponchel del.

ŒUVRES

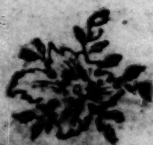
MÊLÉES

DE M. LE CHEVALIER

DE BOUFFLERS, *(S. J. de)*

ET DE M. LE MARQUIS

DE VILLETTE,



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII

OUVRÉS

MISES

DE LA COULEUR

DE BOULETTERS

ET DE LA MANIÈRE

DE VILLIERS



A. J. P. 2



1799. DEC. 17

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs, en donnant, sous le même format, cette collection de Pièces fugitives.

Les deux Auteurs des différens morceaux qui la composent, sont également distingués par un caractère qui leur est propre : l'un par son originalité, par la finesse & la légèreté ; l'autre par la facilité & la politesse de son style ; tous les deux, disciples & amis du Virgile de notre siècle. Celui qu'il appelloit Tibulle, qu'il a marié, &, pour ainsi dire, adopté, ne doit pas hésiter de faire connoître au Public un petit Ouvrage qui a pour titre : *Conversations de Ferney*. C'est un recueil précieux, & qui ne peut qu'ajouter à la réputation qu'il s'est acquise

AVERTISSEMENT.

par les graces de son esprit, &, comme
le disoit Voltaire, par les charmes de
sa causerie.

On trouve ici plusieurs Pieces oubliées
dans les éditions précédentes des Œuvres
de M. le Chevalier de Boufflers.

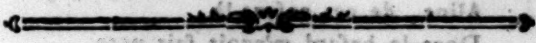
ŒUVRES



ŒUVRES

DU

CHEV. DE BOUFFLERS.



A ALINE,

REINE DE GOLCONDE.

ÉPITRE.

PAR votre ordre, belle Eliante,
Je vais, du léger Hamilton,
Avec une voix glapissante,
Essayer de prendre le ton.
Il avoit une tendre Lyre,
Dont il jouoit adroitement,
Même au milieu de son délire;
Moi, je n'ai qu'un Sistre allemand;
Et les sons aigres que j'en tire,
Ne peuvent, à ce que je crois,
Trop bien accompagner ma voix:
Mais sans m'arrêter davantage,

A

Œ U V R E S

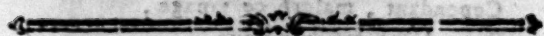
Je vais vous raconter comment
 Aline auprès de son Village ,
 Troqua dans un vallon charmant
 Son innocence & son laitage
 Contre un vilain petit enfant.
 Vous , en pareille circonstance ,
 Voici ce que vous auriez fait ;
 Vous auriez mangé votre lait ,
 Et conservé votre innocence :
 Aline , de cet enfant-là ,
 Dont le hasard m'avoit fait pere
 Fit à ses parens un mystere :
 Mais sa taille à la fin parla.
 Sa mere même apprit par-là
 Qu'elle seroit trop-tôt grand'mere,
 J'ai remarqué que les parens
 Ont tous un singulier caprice :
 Ils veulent qu'on les avertisse
 Avant de faire des enfans :
 Mais il est rare qu'on le puisse.
 Mon Aline n'avertit pas ,
 Faute d'avoir prévu le cas :
 La maudite mere , en furie ,
 Donne cent coups à ma Beauté ,
 Son doux visage est souffleté ,
 Sa gorge d'albâtre est meurtrie :
 Et , pour comble de cruauté ,
 Mon brutal beau-pere irrité ,
 Chasse à jamais de sa patrie
 Aline & ma postérité.

DU CHEV. DE BOUFFLERS. 3

**Cependant , malgré ce tapage ,
Pour Aline rassurez-vous.**

**Le Ciel est assez doux
Pour la Beauté qui n'est pas fage
Et jamais un joli visage
Ne fut , dit-on , mangé des loups.
D'Aline , une Ville inconnue
Reçut un petit citoyen :
Par-tout elle fut bien reçue ,
Elle ne manqua plus de rien :
Et des gens , qui depuis l'ont vue ,
M'ont dit qu'elle se portoit bien.**





LA REINE
DE GOLCONDE,
CONTE.

JE m'abandonne à vous, ma plume : jusqu'ici mon esprit vous a conduite ; conduisez aujourd'hui mon esprit , & commandez à votre maître.

Le Sultan des mille & une nuit interrogeoit Dinazarde, le Géant Molinois, son Bélier, & on leur contoit des histoires ; contez-m'en aussi quelqueune que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous , mes Lecteurs , je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir , & non pour le vôtre , que j'écris. Vous êtes entourés d'amis , de maîtresses & d'amans ; vous n'avez que faire de moi pour vous amuser : mais moi , je suis seul , & je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurèle, *Imperator Romano*, à son secours pour s'endormir : moi j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

J'étois dans un âge où un univers nouveau se déploie à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent, où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous font trouver de plus vrais desirs dans de plus douces illusions ; j'avois quinze ans en un mot, & j'étois loin de mon Gouverneur sur un grand cheval Anglois, à la queue de vingt chiens courans, qui chassoient un vieux sanglier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tomberent en défaut, & moi aussi. Je perdis la chasse, Après avoir longtemps couru à toute bride, comme mon cheval étoit hors d'haleine, je descendis, nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe : ensuite il se mit à brouter, & moi à dormir.

Je déjeunai avec du pain & une per-

drix froide , dans un vallon riant , formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts. Une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée , dont une vaste plaine , couverte de riches moissons & d'agréables vergers , me séparoit.

L'air étoit pur , & le ciel serein , la terre encore brillante des perles de la rosée : & le soleil , à peine au tiers de sa course , ne caufoit encore que des feux tempérés , qu'un doux zéphir modéroit par son haleine.

Où sont ces amateurs de la nature , qui savent si bien jouir d'un beau temps & d'un joli paysage ? C'est pour eux que je parle : car pour moi , j'étois alors moins occupé de cet objet , que d'une Payfanne en corset & en cotillon blanc , que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur sa tête. Je la vis avec un secret plaisir sur une planche qui servoit de pont au ruisseau , & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant , elle me parut d'une grande fraîcheur ;

& , sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi , je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux , & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Géorgie & la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite Laitiere , & jamais une créature aussi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle , je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son Village , sur sa famille , sur l'âge qu'elle avoit ; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ses paroles dignes de sortir de sa bouche.

Je sus qu'elle étoit du hameau voisin , & qu'elle s'appelloit Aline. Ma chère Aline , lui dis-je , je voudrois être votre frere : (ce n'est pas cela que je voulois dire.) Et moi , je voudrois bien être votre sœur , me répondit-elle : Ah ! je vous aime pour le moins autant que si

vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant, Aline voulut se défendre de mes caresses, & dans les efforts qu'elle fit, son pot tomba & son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer : &, se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot, & voulut se sauver. Son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse : je volai à son secours, mais inutilement. Une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, & m'entraîna dans sa chute... J'avois quinze ans, & Aline quatorze : c'étoit à cet âge & dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline, mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes, Et quelles larmes ! Ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime,

Le temps, qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous, suivait sa marche pour le reste de la nature, & le soleil,

incliné vers l'horizon , rappelloit les bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des cornemuses & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est temps que je m'en aille , dit Aline , car ma mere me battroit. Je respectois encore ma mere dans ce temps-là ; je n'eus pas l'esprit de la défabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur , ajouta-t-elle : mais je vous le pardonne. Allez , lui dis-je , vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait , & le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi , & un anneau d'or que je portois au doigt ; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre , se séparèrent humides de larmes & de baisers. Je remontai à cheval ; & , après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma chere Aline , je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs , & je revins au Château de mon pere , bien fâché de n'é-

tre pas un petit payfan du hameau d'Aline.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon, & de faire grace, en faveur de la belle Aline, à tout le gibier de la Province, mais ces projets si chers à mon cœur, s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant, que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui, j'embrassai ma mere en pleurant; mais c'étoit pour Aline que je pleurois.

Le temps ronge l'acier & l'amour, j'étois inconsolable en partant, je suis consolé en arrivant : à mesure que je m'éloigne d'Aline, Aline s'éloigne de mon esprit, & la joie d'entrer dans un monde nouveau, me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacèrent l'amour dans mon cœur. Je servis six pénibles campagnes, dans lesquelles je reçus de grandes blessures & de petites récompenses; je revins à Paris me dédommager, dans le

service des Belles , de tout ce que j'avois souffert aux services de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opéra , je me trouvai par hasard à côté d'une jolie femme qui attendoit son carrosse. Après m'avoir regardé avec attention , elle me demanda si je la reconnoissois : je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien , dit-elle. L'ordre n'est pas dur , répondis-je , & votre visage saura bien vous faire obéir ; mais plus je vous regarde , plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent & ce que je vois à cette heure. Mais puisque mes traits mêmes ne vous rappellent point , dit-elle , peut-être que mes mains seront plus heureuses. Alors ôtant son gant , elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline : l'étonnement m'ôta la parole. Son carrosse arriva ; elle me dit d'y monter avec elle , je la suivis.

Voici son histoire.

„ Vous vous souvenez peut-être encore de mon pot au lait & de tout ce

„ que je perdis avec lui. Vous ne saviez
„ ce que vous faisiez , ni moi non plus ;
„ mais je sus bientôt que c'étoit un en-
„ fant : ma mere s'en apperçut aussi ,
„ & me chassa de la maison : je m'en
„ allai , demandant l'aumône , à la ville
„ voisine , où une vieille femme me re-
„ tira. Elle me servoit de mere , & je
„ lui servis de niece : elle eut soin de
„ me parer & de me produire : je répé-
„ tois souvent , par son ordre , les le-
„ çons que vous m'aviez données ; &
„ comme vous aviez eu pour successeur
„ immédiat le Curé du lieu , votre fils
„ lui échut en partage. Il en a fait de-
„ puis un très-joli enfant de chœur.
„ Ma tante , espérant que ma beauté lui
„ seroit encore plus utile dans une grande
„ ville , me mena à Paris , où , après
„ avoir passé par plusieurs mains diffé-
„ rentes , je tombai dans celles d'un
„ vieux Président : une des premières
„ personnes de l'Etat pour la dignité ,
„ étoit une des dernières pour l'amour ,
„ & il se trouvoit réduit à bien peu de
„ chose , quand il étoit dépouillé de sa
„ perruque ,

„ perruque , de sa fimarre & de son
 „ porte-feuille. Cependant le peu qui en
 „ restoit m'aima à la folie , & nous com-
 „ bla , ma tante & moi , d'argent & de
 „ pierreries. Ma tante mourut , j'en hé-
 „ ritai : j'avois environ vingt mille li-
 „ vres de rente & beaucoup d'argent
 „ comptant : je trouvai le métier que
 „ j'avois fait jusqu'alors ennuyeux ; je
 „ voulus faire celui d'honnête-femme ,
 „ qui a aussi son ennui. Pour deux louis
 „ que je donnai à un Généalogiste , je
 „ fus une fille d'assez bonne maison.
 „ Quelques liaisons que je formai avec
 „ des gens de lettres , me valurent la
 „ réputation d'esprit , peut-être même
 „ un peu d'esprit. Enfin , un homme de
 „ naissance , riche de plus de cent mille
 „ livres de rente , crut foiblement payer
 „ ma vertu , en m'épousant : & la pau-
 „ vre Aline est à présent pour le public ,
 „ *la Marquise de Castelmont* ; mais pour
 „ vous , *la Marquise de Castelmont* veut
 „ encore être Aline. „

Et qui avez-vous plus aimé , lui dis-
 je , de tout ce que vous avez connu ?

„ Pouvez-vous me le demander , me
„ répondit-elle ; j'étois simple , quand
„ vous m'avez vue , & je ne l'étois
„ plus , quand j'en ai vu d'autres. J'a-
„ vois commencé à me parer , je n'étois
„ plus si belle : j'avois besoin de plaire ,
„ je ne pouvois plus aimer. L'art nuit à
„ tout : le rouge que nous mettons dé-
„ colore nos joues ; les sentimens que
„ nous affectons refroidissent nos cœurs.
„ Je n'ai aimé que vous ; & quoiqu'il
„ soit aisé d'être plus fidelle que moi ,
„ il seroit impossible d'être plus con-
„ tante. Votre idée , toujours présente à
„ mon esprit dans les infidélités que je
„ vous faisois , en empoisonnoit presque
„ toujours le plaisir. J'avouerais cepen-
„ dant qu'elle leur prêtoit de temps en
„ temps des charmes. „

J'eus une véritable joie de retrouver
ma chere Aline : nous nous embrassâmes
avec les mêmes transports que dans ce
temps heureux où nos levres n'avoient
point encore rencontré d'autres levres ,
& où nos cœurs répondoient aux pre-
mieres inventions de la volupté. Nous

arrivâmes chez elle, j'y restai à souper ; & comme M. de Castelmont étoit absent, je survécus à toute la compagnie, & j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcôves dorées & les lits superbes ; il aime à voltiger sur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme : mais elle ne s'appelloit & n'étoit plus Aline.

Amans, qui voulez connoître l'amour, ou seulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du Ministre dans votre poche, qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis Madame de Castelmont, & j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaisirs ? Jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faisois point encore ces sages réflexions. Quand on est Brigadier, comme je l'étois, on pense plutôt à devenir Maréchal-de-Camp que Philosophe ; &, malgré toute la sévérité des Ministres,

on en est ordinairement plus près. J'entrerai donc dans ma chaise en sortant de chez Madame de Castelmont, & je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma Patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil & beaucoup d'injustice, je passai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laisse aux Poètes & aux Gascons le soin d'essuyer & de décrire des tempêtes ; pour moi j'arrivai sans accident ; tout étoit calme à mon arrivée, & mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir, qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaste pays, & je m'arrêtai en Golconde : c'étoit alors le plus florissant Etat de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'Empire d'une femme, qui gouvernoit le Roi par sa beauté, & le Royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le paysan cultivoit sa terre pour lui, ce qui est rare ;

& les Trésoriers ne recevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui est encore plus rare. Les villes ornées d'édifices superbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées, étoient pleines d'heureux citoyens fiers de les habiter : les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y régnoient, & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'agriculture ; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui fa-voit l'art de récompenser leur fidélité, sans épuiser les trésors publics : art infail-
 lible & charmant, dont les Reines usent trop peu à mon gré, & dont le Roi son époux ignoroit qu'elle se servit. J'arrivai à cette Cour, & j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'a-
 bord une audience publique du Roi, en-
 suite de la Reine, qui, m'ayant apper-
 çu, baissa son voile. Sur sa réputation,
 je l'avois soupçonnée de ne rien voiler :
 je fus très-étonné de cette réception ;
 au reste elle me reçut fort bien, & je

n'eûs à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage, que je mourois d'envie de voir; d'abord, parce qu'on le disoit fort beau; ensuite, parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le palais: j'acceptai la partie: nous nous levâmes avec le soleil, & il me mena par de superbes allées dans une espèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias & les orangers mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres: mon guide monta légèrement dessus, & ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier, & ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'usage de mener perdre les gens, au-lieu de les mener promener: mais quelle fut ma surprise, quand, arrivé à la lisière

du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline & l'amour ! C'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier ; il n'y manquoit qu'une Laitière, que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline, & le même pot au lait. Est-ce un songe, m'écriai-je ? Est-ce un enchantement ? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ? Non, me répondit-elle, vous n'êtes ni endormi ni enforcélé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne suis point un fantôme : c'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa Couronne, en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de Laitière plus doux que celui de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde, & je ne vis qu'Aline : nous étions tête-à-tête alors ; les Reines sont

des femmes : je retrouvai ma première jeunesse , & je traitai Aline comme si elle avoit conservé la sienne , parce que les Reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoissance , Aline reprit ses habits de Reine , qu'une Esclave de confiance , qui l'avoit suivie , lui rapporta. Nous rentrâmes dans le Palais , où je lui vis recevoir toute sa Cour avec une grace & une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns , parloit aux autres , sourioit à tous ; en un mot , elle avoit bien l'air d'être maîtresse de tout le monde , mais elle ne paroissoit la Reine de personne.

Après le dîner , pendant lequel tout le monde mangea avec elle , je la suivis dans une salle séparée , où m'ayant fait asseoir à côté d'elle , elle me conta ainsi ses dernières aventures.

„ Le Marquis de Castelmont fut tué
„ en duel , environ trois mois après vo-
„ tre départ ; il laissa sa veuve désolée
„ avec quarante mille écus de rente

„ pour toute consolation. Une partie de
„ ses biens étoit en Sicile, & exigeoit,
„ disoit-on, ma présence. Je m'embar-
„ quai avec joie pour ce voyage : mais
„ un vent contraire força ma frégate de
„ relâcher sur une côte éloignée, où un
„ vaisseau encore plus contraire la prit
„ & l'emmena. C'étoit un vaisseau Turc,
„ dont le Capitaine fit à l'équipage tous
„ les mauvais traitemens, & à moi tous
„ les bons dont les Turcs sont capables :
„ il me conduisit à Alger, de-là à Alexan-
„ drie, où il fut empalé. Je fus vendue
„ comme esclave avec toute sa maison,
„ & tombai en partage à un Marchand
„ Indien, qui me conduisit ici & me fit
„ apprendre la langue du pays, dans
„ laquelle je fis en peu de temps de
„ grands progrès. J'avois connu la mi-
„ sere, mais point le malheur, & je ne
„ pus supporter l'esclavage. Je me sau-
„ vai de chez mon Maître sans savoir
„ où j'allois : je fus rencontrée par les
„ Eunuques, qui, me trouvant belle,
„ m'amenerent au Roi. J'eus beau de-
„ mander grace pour ma vertu, je fus

„ enfermée dans le Sérail , & dès le
„ lendemain je reçus de tout ce qui
„ m'entouroit , les honneurs de Sultane
„ favorite que le Roi m'avoit accordés
„ pendant la nuit : bientôt la passion du
„ Roi n'eut plus de bornes , & mon au-
„ torité n'en eut pas davantage. La Gol-
„ conde , accoutumée à obéir aux arrêts
„ que je dictois du fond du Sérail , me
„ vit , sans étonnement , devenir l'épouse
„ de son Souverain , qui n'étoit depuis
„ long-temps que mon premier sujet. Je
„ me suis ressouvenue , dans mon petit
„ Palais , de ce petit Village où j'avois
„ conservé mon innocence , & sur-tout
„ de ce charmant vallon où je la per-
„ dis : j'ai voulu retracer à mes yeux
„ l'image intéressante de mes premières
„ années & de mes premiers plaisirs. C'est
„ moi qui ai bâti ce hameau que vous
„ avez vu dans l'enceinte de mon parc ;
„ il porte le nom de mon ancienne pa-
„ trie , & tous ses habitans sont traités
„ comme mes parens & mes amis : je
„ marie tous les ans un certain nombre
„ de leurs filles , & souvent j'admets le

„ plus vieux d'entr'eux à ma table , pour
 „ me retracer le tableau de mon vieux
 „ pere & de ma pauvre mere , que j'aime-
 „ rois à respecter, si je la possédois encore :
 „ les herbes de la prairie ne sont jamais
 „ foulées que par les danses des jeunes
 „ garçons & des jeunes filles du ha-
 „ meau : la coignée respectera , tant que
 „ je vivrai , ces arbres imitateurs de
 „ ceux qui prêterent leur ombre à nos
 „ amours , & mes habits de Paysanne ,
 „ conservés avec mes ornemens royaux ,
 „ ne cessent , au milieu de l'éclat qui
 „ m'environne , de me rappeler ma
 „ premiere obscurité. Ils me forcent à
 „ respecter une condition dans laquelle
 „ j'ai été moins méprisable que dans
 „ toutes celles auxquelles je me suis
 „ élevée depuis : ils m'apprennent à res-
 „ pecter l'Humanité par-tout ; ils m'ins-
 „ truisent à régner. „

O la charmante Princesse que celle de
 Golconde ! elle étoit tout-à-la-fois , bonne
 Reine , bon Roi , bonne femme & bon
 philosophe : elle étoit encore plus , elle
 étoit bonne jouissance. Hélas ! je ne le

fus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, & obligé de fortir de son Royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de temps après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes disgraces, ne méritant, ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, sans fortune & sans espérance, de pays en pays : enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque je trouve tout-à-la-fois une solitude & une société.

Mon Lecteur a peut-être cru, jusqu'à présent, que c'étoit à lui que je contois cette histoire ; mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues, mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière ; elle n'en perdit pas
une

une parole ; & quand j'eus fini , elle me dit : Ce qui me plaît le plus de votre histoire , c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-vous , lui dis-je ? Peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis bien sûre du contraire , me dit-elle. Madame se mêle donc un peu de magie , repris-je ? Pas tout-à-fait , repliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois , lui dis-je , que l'anneau de Salomon qui puisse avoir cette vertu. Connoissez-vous celui d'Aline , dit-elle en souriant , & en me montrant sa main ? Aline que vous avez fait monter sur le Trône de Golconde , & que vous en avez fait descendre , qui , fugitive & proscri- te , est venue chercher dans ces lieux éloignés un asyle contre la colere de son mari , à laquelle vous échappâtes en saut- ant par la fenêtre.

Quoi ! c'est encore vous , m'écriai-je ? Je suis donc bien vieux , car j'ai , si je m'en souviens , un an plus que vous ; mais il est impossible d'avoir un an plus

que votre visage. Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre âge & notre figure? Nous étions autrefois jeunes & jolis: soyons sages à présent, nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour, nous ayons dissipé au lieu de jouir: nous voici dans celui de l'amitié, jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir, & toute la vie peut être pour le plaisir fixé: l'un ressemble à la goutte d'eau, & l'autre au diamant; tous deux brillent du même éclat, mais le moindre souffle fait évanouir l'un, & l'autre résiste aux efforts de l'acier: l'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre porte sa lumière dans son sein & la répand dans les ténèbres. Ainsi tout dissipe le plaisir, & rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces: un ruisseau d'eau vive & claire descendoit de la cime en faisant mille détours, & venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne.

Voyez, me dit-elle, si cela suffit à votre contentement : voilà ma demeure, qui deviendra la vôtre, si vous le voulez : cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins que vous en aurez pris. Cette eau transparente vous invite à la puiser : du haut de cette montagne, votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs Royaumes : montez-y, vous y respirerez un air plus vif & plus sain ; vous y serez plus loin de la terre & plus près des cieux : considérez de-là ce que vous avez perdu, & vous me direz après si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi : nous nous aimâmes plus que jamais, & nous devînmes l'un & l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne. J'ai laissé toutes mes folles passions & tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté : mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible.

Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions & de tendres sentimens; & ce n'est qu'à la fin de nos jours que j'ai commencé à vivre.



VOYAGE

EN

SUISSE.

LETTRE PREMIERE.

Du 4 Octobre.

LE mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyeres. Nous voici à Colmar d'où nous partons, faute d'y trouver Madame du Comte, qui fait actuellement ses Vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres, mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'Officiers du Régiment de Penthievre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte : au reste, je m'y suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre S. Robert qui m'a fait des récits de guerre aussi

ornés que ceux de Donnerau : par exemple : „ J'ai vu, mordieu, la cavalerie
 „ du Roi qui battoit les ennemis du
 „ Roi par-tout où ils se montroient,
 „ mordieu, à Guastalla, leur front nous
 „ dépassoit, & par un à droite & un à
 „ gauche, nous les avons enveloppés
 „ sans tant de manœuvres, mordieu, &
 „ nous sommes entrés dedans comme
 „ dans du beurre. Ils avoient ce jour-là
 „ du canon, mordieu, & ils nous en
 „ fouettoient tout au travers du nez ;
 „ c'étoient des boulets, comme à l'or-
 „ dinaire, qui étoient suivis de quatre
 „ petites balles, grosses comme des
 „ œufs, mordieu, & qui faisoient un
 „ r r r ra ravage épouvantable, fa-
 „ cred.... „

Mesdames du Gumbis & de Cucé qui
 ont une jolie voix, pourront mettre ces
 paroles sur l'air, mais le visage de l'au-
 teur manquera toujours. Je ferai demain
 matin à Basle, d'où je vous écrirai.
 Adressez-moi vos lettres, si vous m'écri-
 vez, à Geneve chez Monsieur DE VOL-
 TAIRE, sous le nom de Charles, en le

faisant prier de me les garder jusqu'à
 mon passage. J'ai pris le parti de réfor-
 mer mon cocher & mon postillon , &
 deux chevaux , dont l'un nommé vulgai-
 rement la grise , sera vendu à quelque
 prix que ce soit , & l'autre appelé par
 mes gens , le grand entier , & par moi
 l'Evêque de Toul , sera donné pour
 quinze louis. Je vous prierai de vouloir
 bien charger l'Abbé Porquet de cette
 exécution-là , qu'il veuille bien écrire à
 M. Rollin pour avoir l'argent nécessaire ,
 & qu'il dise à mon piqueur de faire ha-
 cher de la paille pour ceux qui reste-
 ront , & sur-tout pour le grand maigre
 surnommé la Lanterne , à cause de sa
 transparence , & que le susdit Abbé Por-
 quet soit toujours bien persuadé qu'il n'a
 jamais eu d'élève aussi soumis que moi.
 Adieu , ma très-belle Maman , je me
 réjouis de parler de vous à M. DE VOL-
 TAIRE , & de lui dire tout ce que j'en
 pense : car je parie , qu'il n'avoit pas
 assez d'esprit pour sentir tout votre mé-
 rite. Il faut que l'habit de cocher reste ,
 & qu'on l'en dédommage par une petite

gratification, prise sur la vente du premier cheval : pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.

L E T T R E I I.

Du 9 Octobre.

ME voici chez le Chevalier de Bauteville, qui m'a reçu comme un Suisse, qui descendroit du ciel à cheval sur un rayon. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée & des députations des treize Cantons qui viennent le reconnoître. Il va y avoir une diete pour différentes affaires dont le succès est très-incertain. Les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La Ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse. Les femmes y sont charmantes, je serois même tenté de les croire coquettes si les femmes pouvoient l'être.

Ce peuple-ci me représente les anciens Gaulois; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur

& la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion, qu'en Lorraine. Le pays, en lui-même, est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sement pour eux, & ne recueillent pas pour d'autres, les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les Rois. Les Rois n'en sont pas plus gras, & les chevaux ici le sont bien davantage. Les payfans sont grands & forts, les paysannes sont fortes & belles. Je remarque que par-tout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guere, mais elle jouit beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir, pour qui est sûr d'en retirer le fruit. Il y autant de plaisir de labourer qu'à moissonner. Les Loix des Suisses sont austeres : mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, & celui qu'on prend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien, je suis enchanté de M. Belpré, c'étoit un garde du Roi Stanislas, qui se mêle de peinture, & qui remporta cinquante louis d'or de Geneve. L'Ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le Roi, que dans le pays le plus libre il a à cette heure le plus fidele de ses sujets : & vous, chantez de ma part :

Aimez-moi comme je vous aime.



L E T T R E I I I.

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud, je suis au bord du lac de Geneve, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de Savoie : & de l'autre, par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes & excellens, ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du Mont-Jura : en sorte que d'un coup-d'œil, je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres, juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Geneve. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, & de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté

de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, & de l'autre, toutes ses beautés. Le Mont-Jura est couvert de Villes & de Villages, dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois, me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevai. On ne m'y connoît que comme peintre, & j'y suis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés : je suis écouté & admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, & j'y reçois des politesses que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand Seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme : l'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure, qui tiendrait sa place dans le meilleur Roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit

m'avoit indiquée , pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée , quoique vieille , à se faire peindre. J'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait j'ai toujours mangé chez elle , & elle m'a fort bien traité. Ce matin quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage , le mari m'a dit : Monsieur , voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire , & à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur , on ne juge jamais bien soi-même : le grand mérite se voit en petit , & le petit se voit en grand : personne ne s'apprécie , & il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres : nos yeux ne nous font pas donnés pour nous regarder.

Monsieur , m'a-t-il dit , votre façon de parler , m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait : je trouve que , quelque chose que vous me demandiez , vous ne sauriez me demander trop.

Et moi , Monsieur , quelque peu que vous me donniez , je ne trouverai point

que ce soit trop peu : je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le ferai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderois de vous en faire présent, & ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre : mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, & du peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau & revient, la main pleine d'argent, me disant, Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma

dette, & en même temps il me remit 36 livres.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente, que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre : permettez que je vous en remette les deux tiers, & qu'en échange je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme tomberent des nues ; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, & je m'en suis allé emportant leurs bénédictions, & leurs 12 livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît ; c'est Monsieur de Courvoisier, Colonel-Commandant du Régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz sous les ordres de mon frere, & qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, & il m'a donné sa parole d'honneur du secret, & il le garde même dans la famille.

Il a un vieux pere & une vieille mere, de cette ancienne pâte dont on a perdu la

composition. Il a deux sœurs, dont l'une a 40 ans, & l'autre 20. La cadette est belle comme un ange. Je la peins à cette heure, & elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, Monsieur Belpré & moi, dans toutes les Assemblées, sous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une Ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les Villes des Provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, & pas une de catin. Oh le bon & le mauvais pays !

Adieu, Madame ; voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi, contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait

un assez grand fond de gaîté, pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

L E T T R E I V.

O H, pour le coup, me voici dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan, ou dans la Méditerranée. Où est Pampan? C'est ici qu'il seroit beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'Abbé Porquet, que je le place, lui & sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, & que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre?

Pardonnez-moi mon transport, Madame; les grandes choses amènent les grandes idées, & les grandes idées, les grands mots. J'ai resté long-temps à Yevai. C'est une Ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable. Malgré tout ce que j'avois entendu dire de la

sageſſe , & même de l'austérité des mœurs de ce pays-là , j'ai vu que LA FONTAINE avoit raison de dire : Que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme est femme , mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais , frontiere de l'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse : c'est le seul où toutes les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits , des mouchoirs croisés assez singulièrement , de petits béguins de dentelle , & de petits chapeaux par-dessus avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnérables de ce pays-ci pour le Roi ; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné & soupé avec le grand & célèbre HALLER. Nous avons eu pendant & après le repas , une conversation de cinq heures de suite , en présence de dix ou douze personnes du pays , qui étoient très-étonnées d'entendre raisonner en François ; mais malgré l'attention & l'applaudissement de tout le monde , j'ai vu ,

que pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai VOLTAIRE, dont HALLER n'est point assez jaloux, & par échelons, après avoir été d'HALLER à VOLTAIRE, j'irai de VOLTAIRE à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi, & dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, Maman, je vous aime partout où je suis, par-tout où vous êtes.



L E T T R E V.

Du 10 Décembre.

IL faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os,

Je suis ici dans l'isle de Circé, sans être, ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse & ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pastels & la bonne compagnie. Je vis dans une société que VOLTAIRE a pris plaisir de former, & je cause un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende; pas un où je ne fasse un portrait ou une connoissance; pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de

trois gros repas ; enfin je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus,

Une fois j'envoyai à une Dame *de Gentil* un portrait du Diable, avec des cornes & une queue ; elle me demande à quel propos,

Ce n'est pas sans raison, Marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le Diable & son
portrait :

Je ne fais s'il vous tenteroit ;
Mais vous tenteriez le Diable.

Une autre fois deux autres femmes revenoient du prêche, & me demandoient ce que j'avois fait pendant ce temps-là ?

Ce matin comme des vrais Anges,
Vous ériez tous au saint lieu :
Et moi je chantois vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après demain à Ferney, où VOLTAIRE m'attend. Il m'a écrit une lettre charmante. Je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir : mais

on boit le vin de Tockai jusqu'à la lie.
Sur-tout assurez bien le Roi, que je ne
reviendrai point Désiste.

Adieu, Maman; je vous aime comme
on admire le Roi dans ma romance pour
la fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts ri-
més que j'ai remplis dans l'ordre sui-
vant :

Quand je n'aurois ni bras ni jambe,
J'affronterois pour vous la balle ou le boulet :
Ranimé par vos yeux, je me croirois ingambe,
Et je pourrois encor mériter un soufflet.

Adieu, encore une fois; je vous écri-
rai de Ferney des choses plus intéres-
santes.

L E T T R E V I.

ENFIN, me voici chez le Roi de Garbe ; car jusqu'à présent, j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant, que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudroit vous faire. Il se souvient de vous, comme s'il venoit de vous voir, & il vous aime comme s'il vous voyoit. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense & du bien qu'il fait. Il est le Roi & le Pere du Pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, & il est aussi bon Pere de famille que bon Poëte. Si on le partageoit en deux, & que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, & de l'autre, celui que j'entends, je ne fais auquel je courrois. Ses Imprimeurs auront beau faire, il fera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici Madame *Denis* & Madame *Dupuis*, née *Corneille*. Toutes deux me paroissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime ; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs & un teint brun : elle me paroît tenir plus de la corneille que du *Corneille*.

Au reste, la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux ; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre ; car j'ai beau vous fuir, je vous aime ; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

VOLTAIRE m'a beaucoup parlé de Papa, & comme j'aime qu'on en parle ; il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'Abbé Porquet qu'il a connu autrefois, mais il n'a jamais pu le retrouver. Les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma bonne, ma belle, ma chère Mère ; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici

DU CHEV. DE BOUFFLERS. 49

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement. J'arrivois chez une belle Dame, crotté & mouillé : elle me proposa de me faire donner des souliers de son Mari :

De votre Mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure,
Si je lui donne une coëffure,
Je veux la lui donner gratis.



L E T T R E V I I.*Du 24 Décembre.*

J'AI été hier pour la première fois à Geneve. C'est une grande & triste Ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, & encore moins d'argent, & qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Geneve, ce sont les femmes : elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser.

Le peuple Suisse & le peuple François ressemblent à deux Jardiniers, dont l'un cultive des choux, & l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on est libre, & mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les François, & les Turcs davantage.

Vous donc l'empire & la beauté,
Sexe charmant, je plains la Suisse qui vous brave.
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le Ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voilà assez sur les femmes en général : il est temps de revenir à ma Mere, qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes ce que les Séraphins sont aux Anges, & les planetes aux Capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une Dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit, & moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle avoit commencé sur le Pere Adam, Jésuite & Aumônier de VOLTAIRE, & que j'ai fini.

Il faudroit que Pere Adam
Voulût être mon amant.
Oui, que la peste me creve,
S'il me veut, je suis son Eve,
Et je serai dès demain
La mere du genre humain.

En voici un que je fis à la Dame, en même-temps que je travaillois à arranger le sien.

Pendant que la chanson s'acheve,
Payez-moi le prix qui m'est dû ;
Et si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez une charmante que VOLTAIRE
a fait pour moi à propos de Madame
Cramer.

Mars l'enleve au Séminaire !
Tendre Vénus, il te sert :
Il écrit avec VOLTAIRE ,
Il fait peindre avec Hubert.
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grace , dis-moi , ma chere ,
Ce qu'il fait faire avec toi.

Adieu , Madame ; je vous aime comme
il faut aimer quand on est votre fils ,
& même quand on ne l'est pas.



L E T T R E V I I I.

J E vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un VOLTAIRE, pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière, & au travers des grimaces qu'il fait toujours, quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, & c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, & qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici; je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable. Il seroit le meilleur vieillard du monde, s'il n'étoit point le premier des hommes; il n'a que le défaut d'être fort renfermé, & sans cela il ne seroit point aussi répandu. Il est venu chez lui un Anglois qui ne peut pas se

lasser de l'entendre parler Anglois , & réciter tous les Poèmes de *Dryden* , comme papa récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays. C'est un présent que la Nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues & des in-folio ; car on ne fait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes & de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Geneve , minaudiere , avec un grand succès ; & comme on la croyoit fort difficile , tout le monde est à mes genoux pour des portraits. Mais je suis fort las de ne pas vous voir au milieu des différens plaisirs que j'ai ici , pour céder aux instances qu'on me fait. J'ai beau m'amuser , vous me manquez partout ; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu , Madame la Marquise : il est deux heures , je meurs de sommeil , & je crois même que je vous endors par ma lettre.

L E T T R E I X.

Vous jouez un peu le personnage muet dans notre correspondance ; je dirois à quelqu'autre qu'elle n'en est pas moins aimable ; mais vous ne gagnez rien à vous faire prier. Vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Luneville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avois fait de ne point faire de vers chez VOLTAIRE : il m'en a fait de si jolis , que cela est devenu pour moi une affaire de reconnoissance. Les Dieux ont récompensé la pureté de mes intentions , & pour la première fois de ma vie , j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi. Les voici :

Je fus dans mon printemps guidé par la folie ,
Dupe de mes desirs, le bourreau de mes sens
Mais s'il en étoit encor temps ,
Je voudrois bien changer de vie.

Soyez mon directeur , donnez-moi vos avis ,
Convertissez-moi , je vous prie ,
Vous en avez tant pervertis.
Sur mes fautes je suis sincère ,
Et j'aime presque autant les dire que les faire ,
Je demande grace aux amours ,
Vingt beautés à la fois trahies ,
Et toutes assez bien servies ,
En beaux momens , hélas ! ont chargé mes
beaux jours.
J'aimois alors toutes les femmes ,
Toujours brûlé de feux nouveaux ,
Je prétendois d'Hercule étaler les travaux ,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Être heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux :
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles ,
Je regrette vingt bons chevaux ,
Qu'en courant par monts & par vaux ,
J'ai comme moi , crevé pour elles ;
Et regrette encor plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf muses ne suivent guere
Ceux qui suivent l'amour dans le métier galant ,
Le corps est long-temps vieux , l'esprit long-
temps enfant ,
Mon esprit & mon corps chacun pour son
affaire ,
Viennent chez vous sans complimens ,
L'esprit pour se former , le corps pour se refaire ,

Je viens dans ce château voir mon Oncle &
mon Pere.

Jadis les Chevaliers errans
Sur terre après avoir long-temps cherché fortune ,

Alloient chercher dans la Lune
Un petit flacon de bons sens :

Mais je vous en demande une bouteille entiere :

Car, Dieu mit en dépôt chez vous .
L'esprit dont il priva tous les fots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi , Madame , auprès de vous & auprès du Roi ; dites-lui de ma part sur la nouvelle année :

De tout temps unanimement
Sire , on vous la souhaite bonne ,
Et pour répondre au compliment ,
Votre Majesté nous la donne ,

Et vous , ma chere Maman , comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici , pour briser tous mes liens , mandez-moi que vous êtes malade , & que vous avez besoin de moi ; ce sera une raison pour tout brusquer & pour revoler à vous. Mais n'allez point vous y prendre grossièrement , parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

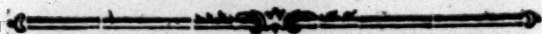
R É P O N S E

*De M. DE VOLTAIRE aux Vers de
M. DE BOUFFLERS.*

CROYEZ qu'un vieillard cacochime
Chargé de soixante & dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens :
Son corps & son ame en régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & saint Aulaire,
Tiroient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire :
Mais, ces exemples sont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne ;
Les Bergers & les Pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquoit d'un sept suivi d'un trois
La tête froide & peu pensante

De Fleuri qui donna des loix
 A notre France languissante.
 Il porta le sceptre des Rois
 Et le garda jusqu'à nonante.
 Régner est un amusement
 Pour un vieillard triste & pesant
 De tout autre chose incapable ;
 Mais vieux Poëte , vieil Amant ,
 Vieux chanteur est insupportable.
 C'est à vous , ô jeune Boufflers ,
 A vous , dont notre Suisse admire
 Les crayons , la prose & les vers ,
 Et les petits contes pour rire ,
 C'est à vous à chanter Thémire
 Et de briller dans un festin ,
 Animé du triple délire ,
 Des vers , de l'amour & du vin.





L'OCULISTE
DUPE DE SON ART.
CONTE.

*(C'est l'Oculiste qui raconte lui-même
son Histoire.)*

J'AIMOIS, j'étois aimé, c'en est assez sans
doute :

Mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,

Ressembloit à l'Amour, étoit beau comme lui,
Et comme lui ne voyoit goutte.

Ce Dieu sur ma maîtresse étendit son pouvoir ;
Tout m'adoroit en elle, & tout disoit, j'adore :

Ses yeux seuls ignoroient encore
L'art d'aimer comme l'art de voir.

Des yeux l'Amour fait grand usage ;

On fait lorsque l'on est, ou que l'on fut
amant,

Qu'ils font la moitié de l'ouvrage :

Mais, Belles, convenez que l'on s'en dé-
dommage

Par mille petits riens qui parlent clairement.
Cependant

Cependant au milieu d'une si douce ivresse ,
 Le cœur n'est content qu'à demi ;
 C'est un plaisir d'avoir une maîtresse ;
 C'est un bonheur de trouver un ami.
 J'en avois un , beau , jeune & sage ,
 Nous avions même état , & même âge ;
 Son cœur & le mien n'étoient qu'un :
 Nous recevions du sort volage ,
 Nos biens & nos maux en commun.

- » Ami , lui dis-je un jour , je voudrois pour
 » ma femme ,
- » Prendre l'aveugle objet de mon aveugle
 » flamme ;
- » Mais je suis combattu ; dis-moi , ferai-je
 » bien ?

Pourquoi non , puisqu'elle t'adore ?

Ami , le cœur est tout , & les yeux ne font rien ;
 S'ils servent quelquefois , ils nuisent plus encore.

- » Moi , j'ignore si c'est par raison , ou par air ,
- » Mais je desirerois que ma femme vît clair !

Pour moi , ce n'est pas un système ;
 Pourvu qu'on soit aimé , qu'importe qu'on
 soit vu ?

Et dans un bon Auteur , j'ai lu
 Qu'en mariage il est d'une prudence extrême ;
 D'épouser une aveugle , & de l'être soi-même.

Il me donnoit un bon avis :
 Mais comme d'un mauvais on ne peut se
 défendre

Au bout de quelque temps , je dis :

- » Si quelqu'un à ma place alloit un jour se
 » rendre ,
 » Ma femme pourroit s'y méprendre ,
 » Faute de cet utile sens ,
 » Qui sert à distinguer les amis des amans ;
 » Je connois ma femme ! Elle est tendre ,
 » Et tant que son époux lui seroit inconnu ,
 » Elle pourroit l'aimer dans le premier venu .
 » Pour éviter le cocuage ,
 » Je prétends donc que ma moitié
 » M'apporte avec son amitié ,
 » Un œil ou deux en mariage ;
 » Il faut des yeux dans un ménage ;
 » Il faut des yeux sans doute , & ma femme
 » en aura :
 » Dites-en , mon ami , tout ce qu'il vous
 ,, plaira .
 » Oui , trop aimable enfant , le ciel m'étoit
 » propice ,
 » Même en te refusant le jour :
 » Il fermoit tes beaux yeux , pour que je les
 » ouvrisse :
 » Ces yeux ne devoient être ouverts que par
 » l'amour ;
 » Après vingt ans de nuit , ils verront la
 » lumière ;
 » Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment ,
 » Les rayons du matin ouvriront ta paupière ,
 » Le jour naîtra pour toi , des mains de ton
 » amant . »

Le cœur plein d'espérance, & de crainte &
de zèle,

J'essayai dès le lendemain :

On eût dit que l'amour sur les yeux de la Belle,
De sa main conduisit ma main ;

Pour la première fois, de la voûte éternelle,
La lumière descend dans ses yeux éperdus ;

Il s'ouvre dans son ame une porte de plus :

Un nouveau monde naît pour elle :

Elle me voit, me fixe, & jette un cri d'horreur,
Courant vers mon ami : « Comment ? qu'est-ce ?

» lui dis-je,

» Me fuirais-tu ? par quel prodige,

» En te donnant des yeux, ai-je perdu ton
» cœur ?

» Quand tu reçois un nouvel être,

» Devrois-je en attendre ce prix ?

» Si je suis étranger à des yeux que j'ouvris,

» Ton oreille du moins devoit me reconnoître. »

Elle ne répond qu'à demi,

Regardant toujours mon ami.

» Non, non, je vois bien ta méprise ;

» C'est moi que ton œil cherche en lui.

» Je suis, répondit-elle, également surprise,

» D'entendre & de voir aujourd'hui :

» Il est des traits, que dans mon ame,

» Avant d'ouvrir mes yeux l'amour m'avoit

» gravés,

» Ils faisoient mon bonheur, ils nourrissoient

» ma flamme :

» Cette image si chère à mon âme charmée,

» C'est en lui seul que je la vois,

» Je crois entendre encor sa voix,

» Qui m'apprit que j'étais aimée.

Mais tu me répondais mais tu m'em-
brassais mais....

» Pardonnez, une aveugle a bien droit de
» confondre :

» Quand je vous répondais, je croyais lui
» répondre,

» Et vous pouvez lui dire à quel point je
» l'aimois.

Mais, ne m'es-tu pas fiancée ?

» Je le suis à quelqu'un, c'est un fait bien
» certain,

» Mais en vous promettant ma main,

» A lui je me donnois au fond de ma pensée....

» Entre vous deux enfin je dois prendre un
» parti,

» Et ne puis prendre qu'un mari :

» Ainsi pour lui ma main avec mon cœur est
» prête :

» Quant à vous, je vous dois le plaisir de le voir :

» Comme un ami commun vous serez de la fête :

» Je l'aimois en vous : aujourd'hui

» Je vais vous épouser en lui. »

Les cornes, à ces mots, me vinrent à la tête :

Je fors de la maison, & je cours en tous lieux

Pour fuir ou pour crever, si je puis, tous
les yeux.

DU CHEV. DE BOUFFLERS. 65

**Les malheurs du bon Oculiste
Ami Lecteur, vous apprendront,
Si vous êtes bon moraliste,
A laisser les yeux tels qu'ils sont.**





LE CŒUR,

P O È M E.

LE cœur est tout disent les femmes :
Sans le cœur, point d'amour, sans lui, point
de bonheur :

Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est
vainqueur.

Mais, qu'est-ce qu'entendent ces Dames,
En nous parlant toujours du cœur,
En y pensant beaucoup? Je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au-lieu d'un mot qui ne l'est pas.

Sur les liens des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul, & n'égare personne.
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne :

A bon droit nous la bénissons

Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons :

Car que deviendroient les familles,

Si les cœurs des jeunes garçons

Etoient faits comme ceux des filles?

Avec variété Nature les moula

Afin que tout le monde en trouvât à sa guise.
Prince, Manant, Abbé, Nonne, Reine, Marquise,
Celui qui dit Sanctus, celui qui crie Allach,
Le Bonze, le Rabbin, le Carme, la Sœur-Grise;
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint-là.

C'est peu d'avoir chacun le nôtre,

Nous en cherchons par-tout un autre.

Nature en fait de cœurs se prête à tous les goûts :

J'en ai vu de toutes les formes,

Grands, petits, minces, gros, médiocres,
énormes.

Mesdames & Messieurs, comment les voulez-
vous ?

On fait par-tout d'un cœur tout ce qu'on
veut en faire,

Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre ;

C'est un merveilleux instrument

J'en jouois bien dans ma jeunesse,

Moins bien pourtant que ma maîtresse.

O vous, qui cherchez le bonheur,

Sachez tirer parti d'un cœur !

Un cœur est bon à tout, par-tout on s'en amuse

Mais à ce joli petit jeu,

Au bout de quelque-temps il s'use,

Et chacune & chacun finissent en tout lieu

Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,

Je médisois du Dieu de la Terre & du Ciel,

En amour j'étois tout Physique;

C'est bien un point essentiel,

Mais ce n'est pas le point unique ,
Il est mille façons d'aimer :
Et ce qui prouve mon système ,
C'est que la Bergere que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille , ma Bergere ,
Par un mouvement généreux ,
En cédoit une pour lui plaire ,
Nous y gagnerions tous les deux ,



RÉPONSE

*De M. DE VOLTAIRE à la Pièce
précédente.*

CERTAINNE Dame, honnête, & savante,
& profonde,

Ayant lu le traité du cœur,

Difoit, en se pamant : Que j'aime cet Auteur !

Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur
du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur.

Le cœur pourtant me parle encore ;

Du nom de petit cœur, quand mon amant
m'honore,

Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! foibles humains, quels destins sont les
nôtres ?

Qu'on a mal placé la grandeur !

Qu'on seroit heureux si les cœurs

Etoient faits les uns pour les autres.

Illustre Chevalier, vous chantez vos combats

Votre victoire & votre empire,

Et dans vos vers heureux, comme vous pleins
d'appas,

C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lifette vous dit : Rodrigue , as-tu du
cœur ?

Sur l'heure elle l'éprouve , & dit avec franchise :

Il eut encor plus de valeur

Quand il étoit homme d'Eglise.



ÉPIÎTRE
DE MONSIEUR
LE CHEVALIER BONNARD;
A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE B***.

Tes voyages & tes bons mots,
Tes jolis vers & tes chevaux,
Sont cités par toute la France :
On fait par cœur ces riens charmans,
Que tu produis avec aisance :
Tes pastels frais & ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence :
Les beaux-esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs Dramés & leurs Romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.
Mais , pardonne-moi ma franchise ,

Ni tes tableaux, ni tes écrits,
Ne valent pas, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'Eglise.
Nos Guerriers, la Ville & la Cour
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour.
La gloire en sourit, & l'amour
Crut seul y perdre quelque chose!
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaité, ses graces!
Il revit en toi, tu remplaces
Les héros de Saint-Evremond.
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et dans son arriere-faïson,
Semerent des fleurs à foïson,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse,
Envain le temps, de son poison,
Voudroit amortir ta saillie,
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau :
Brille dans nos Camps, à Cythere :
Sûr de plaire, & toujours nouveau,
Chante les plaisirs & Voltaire;
Lis Végece, Ovide & Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de houpard.
Garde ton goût pour les voyages,
Tous les pays en sont jaloux;

Et

Et le plus aimable des fous
Sera par-tout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais,
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.



RÉPONSE.

On me l'avoit bien dit : tout flatteur est
pervers ,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique ;
En feignant d'admirer mes vers ,
Les vôtres en font la critique ;
Vos éloges ne m'offrent rien ,
Dont ma vanité ne s'attriste.
Vous me louez beaucoup , mais vous louez
trop bien ,
Et je me sens battu par mon Panégyriste.



ÉPITAPHE

*De M. le Chevalier DE BOUFFLERS,
faite par lui-même.*

Ci gît un Chevalier, qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut,
mourut,

Pour prouver ce qu'a dit le Sage,
Que notre vie est un voyage.



A MADAME DE ***.

*En lui envoyant une nouvelle Edition
des Fables de la Fontaine.*

Voici le bon homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue.
Du masque de la fable & du charme des vers ;
La vérité plaît moins quand elle est toute nue ;
Et c'est la seule vierge en ce vaste univers
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venoit enseigner la sagesse ,
Il faudroit bien que la Déesse
A son profond savoir joignît quelques appas :
Le genre humain est sourd, quand on ne lui
plaît pas,
Pour nous éclairer tous, sans offenser personne ,
La charmante Minerve a pris vos traits char-
mans :
En vous voyant, je le soupçonne ;
J'en suis sûr, quand je vous entends.

A UNE FEMME,

Qui me menaçait de me rendre heureux.

O CIEL ! je suis perdu ! quoi ! déjà des
faveurs !

Quand j'ai promis d'être fidèle,
Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs.
Je m'étois attendu que vous seriez cruelle,
Je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs :
Ah ! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine ;
Laissez à mon cœur le charme des desirs ;
Pour le faire durer , faites durer sa peine :
Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs.

QUATRAIN.

*Pour le Portrait de M. l'Abbé ***.*

AUSTERE comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement :
Mais il dut sa bonne conduire
A son mauvais tempérament.

A MADAME DE ***.

Tu jurois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois la tendresse !
Hélas ! c'est moi qui la sens :
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

A B R I L L A N T ,

*Cbate de Madame de ***.*

JUSQU' A U X deux bouts de la terre ,
Brillant , vos attraits sont connus :
D'amourette vous êtes mere ,
Des Chats vous êtes la Vénus.
De votre grace enchanteresse
Tout est charmé , tout parle ici :
Luxembourg est votre maîtresse :
Que n'est-elle la mienne aussi !

A M O N S I E U R ***.

P L U S on est gai , plus vous êtes sévère :
On vous déplaît quand on veut plaire :
Vous éteignez tout notre feu ;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu ,
Vous le trouvez insupportable ;
Prince , en m'empêchant d'être aimable
Tâchez au moins de l'être un peu.

LE GASCON,

CONTE.

CERTAIN Gascon sortant du Cabaret,
 Voulut avoir l'état de sa dépense :
 Il le vouloit seulement par décence ;
 Car le payer n'étoit pas son projet.
 L'hôte aussi-tôt, pour finir cette affaire ,
 Fit son mémoire en franc Apothicaire.
 Le bon Gascon le lit & le relit ,
 Le trouve gros & son argent petit ,
 Mais ne dit rien. L'hôte dans l'intervalle ,
 Parloit de rats , qui minoient sa maison ,
 Et s'informoit s'il étoit un poison
 Propre à chasser cette race infernale.
 Le Gascon dit , en prenant un air doux ,
 De vous servir, Monsieur, j'aurai la gloire :
 Lorsque les rats arriveront chez vous ,
 Pour les chasser, donnez-leur ce mémoire.

A MADAME ***.

LA sagesse est sublime ; on le dit , mais hélas !
Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guere ,
Et sans vous , nous ne saurions pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à nos yeux elle eut tous vos appas.
L'amour pleure en rendant les armes ;
Il eût vaincu par vous , par vous il est vaincu ?
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux , & qu'on l'y trouve
belle !
Lorsque vous nous parlez , c'est elle qu'on
entend ;
Vous lui donnez toujours une forme nouvelle ;
Tantôt c'est de l'esprit , tantôt du sentiment :
Enfin , elle est si naturelle ,
Elle a si bien vos traits , que nous ignorons tous ,
Si c'est vous que l'on aime en elle ,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

 LE VRAI PHILOSOPHE.

Le bonheur est par-tout : avec son héritage ,
 Le riche ne l'a point reçu ;
 Dans l'ame tranquille du Sage ,
 Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra l'être sans
 cesse ;

Aux caprices du sort il conforme son goût ;
 Il souffre la misère , il rit de la richesse ,
 Et fait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime ,
 Il aime sa patrie , il aime ses amis ,
 Et s'il leur faut une victime ,
 Le sacrifice est prêt ; la gloire en est le prix.

IN-P R O M P T U ,

*A Madame de L***. qui me demandoit
 deux vers.*

Deux vers sont trop pour dire que l'on aime ,
 Un mot pourroit le dire tout de même
 Mais cent chiffres jamais ne pourroient exprimer
 Le nombre des raisons qu'on a pour vous aimer.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant le Conte d'Aline.

O Vous que nous adorons tous ,
 Sans vous avoir appris combien vous êtes belle ,
 Qui pouvez dans vos fers voir maint amant
 fidelle ,
 Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux ;
 Sous prétexte d'être parfaite ,
 Vous n'êtes pas sensible , & pas même coquette ;
 Vous avez toute la candeur
 D'Aline sortant du village :
 D'Aline réveillée en un désert sauvage ,
 Votre esprit a la profondeur.
 Je serois peu surpris que le sceptre du monde
 A vos attraits un jour en tribut fût donné :
 Mais je serois bien étonné
 Que vous fussiez jamais la Reine de Golconde.

MADRIGAL.

LE premier jour que je la vis ,
 J'appêrçus sa beauté , mais je n'appêrçus qu'elle ,
 Et le jour que je l'entendis ,
 Je la trouvai bien plus que belle :
 J'admire son esprit , je louai ses attraits ,
 Sans penser que mon ame en feroit enflammée :
 Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois ,
 Je ne l'aurois jamais aimée.

COUPLET

A MADAME DE C***.

Air : *Gentille Pastourelle.*

QUELQUE plaisir qu'on sente
 A pouvoir tourmenter ,
 Je plains celle qui tente
 Sans se laisser tenter ;
 Auprès de vous , ma tante ,
 Il faudroit emprunter
 Votre ame indifférente ,
 Pour vous bien résister ,
 Ou votre voix touchante
 Pour se faire écouter.

A M.

A M. LE PRINCE DE B***.

VENEZ ici passer des jours sereins;
 Ne dédaignez pas un asyle
 Que l'amitié para de ses modestes mains.
 L'intrigue de la Cour, le fracas de la ville,
 Font pour vous enchaîner des efforts superflus :
 Des goûts plus innocens, un bonheur plus
 tranquille,
 Convienent mieux à vos vertus.
 Les fleurs & les moutons qu'on trouve en
 nos retraites ,
 Valent vos Dames, vos Seigneurs :
 Bien de ces Messieurs sont des bêtes ;
 Peu de ces Dames sont des fleurs.



A UNE JOLIE FEMME,

Née sous le solstice d'Été.

O N vous ébauchoit en automne ,
On vous finit pendant l'été :
Vous pourriez ressembler à Cérès , à Pomone ;
Mais , à dire la vérité ,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
Tout l'Univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née ;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir ,
Et toute la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.



COUPLETS.

Air du Vaudeville de Tom-jones.

LA COMTESSE D'U*** à Madame la
DUCHESSE DOUAIRIERE D'A***.

ENFIN le fort, pour combler notre envie,
Nous réunit à vos genoux ;
Il est bien doux de vous devoir la vie,
Plus doux de vivre auprès de vous ;
Mieux que le sang votre bonté nous lie,
Et nous doutons en vous voyant,
Si c'est la mere ou bien l'amie
Qu'on chérit le plus tendrement.

LE DUC D'U***. A L'EPOUSE.

En vous l'esprit, la douceur & la grace
Sont d'accord pour charmer les cœurs ;
Sur chaque instant que près de vous on passe,
Vous semez de nouvelles fleurs ;
Selon nos vœux, votre amitié touchante
Se répand sur chacun de nous :
Chacun de sa part se contente,
Et jouit de celle de rous.

MAD. DE G***.

Nous ignorons dans notre trouble extrême,
Si nos efforts vous auront plu ;

Par grace, au moins, n'accusez que vous-même
 Du peu de succès qu'ils ont eu ;
 Chacun de nous avoit perdu la tête :
 Sur vous tous les yeux sont tournés.
 On vous préparoit une fête,
 Et c'est vous qui nous la donnez.

MAD. D'U***.

Vous avez l'art d'effacer les plus belles
 Et de fixer les moins constans ;
 Pour vous le temps & l'amour n'ont point d'ailes ;
 Pour vous l'envie est sans serpens.
 A tant d'attraits, à de si douces armes,
 Quels hommages ne sont pas dus ?
 C'est un tribut que tous les charmes
 Font rendre à toutes les vertus.

LA COMTESSE D'U***.

Vous, que pour sœur j'avois si bien choisie
 Avant l'âge de faire un choix ;
 Vous, qu'en ces lieux toute la France envie,
 Dès long-temps sur vous j'ai des droits.
 Sachez aimer comme vous savez plaire :
 Votre cœur le doit à nos cœurs ;
 Et par tendresse pour le frere,
 N'allez pas oublier les sœurs.

N. B. Ces Couplets ont été faits par le
 Chevalier de BOUFFLERS chez le Duc d'U***,
 à l'occasion d'une fête donnée chez lui pour
 le mariage du Duc d'A*** avec la Com-
 tesse de L***.

LE BON AVIS.

Air : *Du Serin qui t'a fait envie.*

FAISONS l'amour, faisons la guerre,
 Ces deux métiers sont pleins d'attraits.
 La guerre au monde est un peu chère ;
 L'amour en rembourse les frais.
 Que l'ennemi, que la bergère
 Soient tour à tour ferrés de près.
 Quand on a dépeuplé la terre,
 Il faut la repeupler après.



LA FEMME ET LE PHILOSOPHE.

CHANSON.

Air : *L'avez-vous vu , mon bien-aimé ?*

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison,
C'est un poison
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

Dans ce poison,
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison !
Triste poison !

LA FEMME.

Charmant poison,
Triste raison !

LE PHILOSOPHE.

Point de poison,
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

LA BERGERE.

CHANSON.

DANS de riches appartemens
On a vingt meubles différens :
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sofa doré,
Mon petit réduit est paré
D'une simple Bergere.

L'étoffe en est d'un blanc satin.
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printanière.
Le lustre en est aussi parfait,
Que le jour même que j'ai fait
L'essai de ma Bergere.

Dans des contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y sentir à l'étroit.
Et chaudement, quand il fait froid,
Je suis dans ma Bergere.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire.

Avec délice je m'étends :

Ah ! quel plaisir quand je me sens

Au fond de ma Bergere.

Je n'en fors qu'avec des regrets ;

Souvent j'y rentre , & j'y voudrois

Rester ma vie entiere.

Je lui fais plus d'un amateur ;

Mais c'est moi seul qui , par bonheur ,

Me fers de ma Bergere.

*Le Chevalier DE BOUFFLERS ayant
été envoyé à ***, pour complimenter
Madame de ***, fit à son retour la
Chanson suivante :*

Sur l'Air : Et j'y pris bien du plaisir.

E NIVRÉ du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste
Je me campe fièrement,
Et je vais en ambassade
Au nom de mon Souverain,
Dire que je suis malade , (*)
Et que lui se porte bien.

(*) Il avoit une fluxion sur la joue.

Avec une joue enflée
 Je débarque tout honteux :
 La Princesse boursofflée ,
 Au-lieu d'une en avoit deux ;
 Et Son Altesse sauvage
 Sans doute a trouvé mauvais
 Que j'eusse sur mon visage
 La moitié de ses attraits.

Sur l'Air : *Que ne suis-je la fougere.*

Princesse , le Roi mon maître
 Pour Ambassadeur m'a pris ;
 Il veut vous faire connoître
 Que de vous il est épris :
 Quand vous seriez sous le chaume ,
 Il donneroit , m'a-t-il dit ,
 La moitié de son Royaume
 Pour celle de votre lit.

Sur l'Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

La Princesse à son pupitre
 Compose un remerciement :
 Elle me donne une Epître
 Que je porte lestement ;
 Et je m'en vais dans la rue
 Fort satisfait d'ajouter
 A l'honneur de l'avoir vue
 Le plaisir de la quitter.

Sur l'Air : *Ne v'là-t--il pas* que j'aime.*

De ces beaux lieux en revenant ,
Je quitte l'excellence ,
Et je reçois pour traitement
Cent vingt livres de France.

*M. le Duc DE CHOISEUL ayant été
élu Premier Marguillier d'Honneur
de Saint Eustache , M. le Chevalier
DE BOUFFLERS lui adressa ces vers
pour Etrennes , au nom du Curé de
cette Paroisse.*

T O I , que je n'ose inviter à confesse ,
Et que pourtant dans quatre mois
Je dois attendre à ma Grand'Messe :
CHOISEUL , de ton Curé daigne écouter la voix ,
Et reçois les vœux qu'il t'adresse.
Quoique tu sois grand ouvrier ,
Puissé-je ne te voir que rarement à l'Œuvre !
De Laverdi le sage devancier ,
Dont l'écu porte une couleur ,
Et qui fut , comme toi , grand homme &
Marguillier ;
Ce Colbert qu'aujourd'hui le peuple canonise ,
Et qu'autrefois il osa dénigrer ,

Fit peu d'ordure en mon Eglise
 Avant de s'y faire enterrer.
 Je sais fort bien que tes Confreres
 De Saint Eustache & de la Cour
 Aimeroient mieux qu'ici tu fisses ton séjour :
 Je fais que maint dévôt offre au ciel ses prieres
 Pour ton salut qui ne t'occupe gueres.
 Ton vieux Curé consent à ne te voir jamais ;
 Et s'il forme quelques souhaits ,
 C'est que tu restes à Versailles ,
 Où par toi le Dieu des Batailles
 Serve long-temps le Dieu de Paix.
 Ainsi soit-il. Si pourtant chaque année
 CHOISEUL , tu pouvois une fois
 Quitter le plus chéri des Rois ,
 Qui t'a fait son ame damnée ,
 Viens te montrer en ces saints lieux ;
 Viens un peu changer d'eau-bénite ;
 Mais sur-tout retourne bien vite
 Exorciser tes envieux.

LA DÉVOTE.

Air : Tout consiste dans la manière , &c.

LES combats de la jeune Hortense
Ont quelque chose d'amusant ;
Vous la voyez dans la défense ,
Accorder tout en refusant ;
Sage , folle , cruelle & douce
En ce moment ,
La dévore attire & repousse
Son amant.

S'aime ses tendres négatives :
Elles m'ont toujours réjoui :
Ce sont autant d'affirmatives ;
Un non dans sa bouche est un oui.
Sage , &c.

C'est la pudeur qui la tracasse ;
Mais l'amour la rend au desir :
Elle s'indigne de l'audace ;
Mais l'audace lui fait plaisir.
Sage , &c.

Enfin , après s'être rendue ,
Elle me dit avec fureur :
Monstre ! tu m'as perdue ,
Mon ami , tu fais mon bonheur.
Sage , &c.

COUPLETS.

COUPLETS.

*Mademoiselle B***, pourqui ils sont
faits, conservoit la fraîcheur de son
teint, avec des blancs d'œufs.*

Air : O ma tendre Musette.

GENS de Paris, vous êtes
Sans esprits, sans attraits;
Jamais sur vos toilettes,
Vous n'avez mis d'œufs frais;
Voyez Mademoiselle,
Qui ne manqua jamais,
D'ôter, pour être belle,
La vie à ses poulers.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulallier en larmes,
La prend pour son bourreau:
La fille, d'un air ferme,
Met les œufs en éclats;
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appas.
D'une action si dure,
La poule en vain se plaint;

Le coq en vain murmure
Du besoin de son teint ;
Plus fraîche que l'Aurore ,
La vierge s'embellit ,
La poule gronde encore ,
Mais le coq applaudir.

LE FILS NATUREL.

Air : Dans cette aimable solitude.

O Toi , qui n'eus jamais dû naître ,
Gage trop cher d'un fol amour ,
Puisses-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour.

Que ton enfance

Goûte en silence

Le bonheur qui pour elle est fait ,

Et que l'envie ,

Toute ta vie ,

Ignore ou taise ton secret.

La Nature , au nom de ta mere ,

Va t'offrir ses premiers bienfaits ;

Un air pur , un lait salubre ,

De doux fruits , un ombrage frais.

Que ton , &c.

DU CHEV. DE BOUFFLERS. 99

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi,
Ne crains pourtant pas l'indigence.
L'Amour l'écartera de toi.

Que ton, &c.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau :
En secret une mere émue
Viendra pleurer sur ton berceau.

Connois ta mere,

L'honneur sévère

Lui défend de se découvrir ;

Mais par tendresse ,

Mais par foiblesse ,

Une mere aime à se trahir.

D'un air plus touchant & plus tendre,

Peut-être un jour tu la verras

Tour-à-tour dans ses bras te prendre

Et te remettre entre mes bras.

Connois ta mere, &c.

CHANSON MORALE.

Air : *Sentir avec ardeur , flamme discrète.*

IL faut dire en deux mots
Ce qu'on veut dire ;
Les longs propos
Sont fots.

Il faut savoir lire ,
Avant que d'écrire ,
Et puis dire en deux mots
Ce qu'on veut dire :
Les longs propos
Sont fots.

Il ne faut pas toujours conter ,
Citer ,
Dater ;
Mais écouter.

Il faut éviter l'emploi

Du moi :
Voici pourquoi.

Il est tyrannique ,
Trop académique.

L'ennui

Marche avec lui.

Je me conduis toujours ainsi ,

Ici ,

Aussi ,

J'ai réussi.

A MADAME DE **.

QUAND on veut être sage, on ne peut
sans effroi

Ni vous voir un moment, ni souvent vous
entendre :

A quel titre aujourd'hui suivrois-je votre loi ?

L'amour est trop jeune pour moi,

L'amitié n'est pas assez rendre.

De ces deux sentimens l'un à l'autre enchaînés,

Life, acceptez le doux hommage :

Souriez à l'un d'eux, à l'autre pardonnez,

Et j'abjure à vos pieds le projet d'être sage.

F I N.

T A B L E

Des Œuvres du Chevalier de Boufflers.

A ALINE, <i>Reine de Golconde, Epître,</i>	Page 1
<i>La Reine de Golconde, Conte,</i>	4
<i>Voyage en Suisse. Lettre Première,</i>	29
<i>Lettre II,</i>	32
<i>Lettre III,</i>	35
<i>Lettre IV,</i>	41
<i>Lettre V,</i>	44
<i>Lettre VI,</i>	47
<i>Lettre VII,</i>	50
<i>Lettre VIII,</i>	53
<i>Lettre IX,</i>	55
<i>Réponse de M. de Voltaire aux Vers de</i> <i>M. de Boufflers,</i>	58
<i>L'Oculiste dupe de son Art, Conte,</i>	60
<i>Le Cœur, Poëme,</i>	66
<i>Réponse de M. de Voltaire à la Piece</i> <i>précédente.</i>	69
<i>Epître de M. le Chevalier Bonnard, &c.</i>	71
<i>Réponse,</i>	74

<i>Epitaphe de M. le Chev. de Boufflers,</i> <i>faite par lui-même,</i>	75
<i>A Madame de *** , en lui envoyant une</i> <i>nouvelle édition des Fables de la Fon-</i> <i>taine,</i>	76
<i>A une Femme qui me menaçoit de me</i> <i>rendre heureux,</i>	77
<i>Quatrain pour le Portrait de M. l'Ab-</i> <i>bé *** ,</i>	78
<i>A Madame de *** ,</i>	ibid.
<i>A Brillant, Cbate de Madame de *** ,</i>	79
<i>A Monsieur *** ,</i>	ibid.
<i>Le Gascon, Conte ,</i>	80
<i>A Madame de *** ,</i>	81
<i>Le vrai Philosophe ,</i>	82
<i>In-promptu à Madame de L*** , &c. ibid.</i>	
<i>A Madame de *** , en lui envoyant le</i> <i>Conte d'Aline ,</i>	83
<i>Madrigal ,</i>	84
<i>Couplet à Madame de C*** ,</i>	ibid.
<i>A M. le Prince de B*** ,</i>	85
<i>A une jolie Femme, née sous le solstice</i> <i>d'Eté ,</i>	86
<i>Couplets ,</i>	87
<i>Le bon avis ,</i>	89
<i>La Femme & le Philosophe, Chanson ,</i>	90



<i>La Bergere, Chanson,</i>	91
<i>Chanson,</i>	92
<i>Vers à M. de Choiseul,</i>	94
<i>La Dévote,</i>	96
<i>Couplets,</i>	97
<i>Le Fils Naturel,</i>	98
<i>Chanson Morale,</i>	100
<i>A Madame de ***,</i>	101

Fin de la Table des Œuvres de M. le
Chevalier de Boufflers.



91
92
94
96
97
98
00
01



ŒUVRES

DU

MARQ. DE VILLETTE

LA PATROCLÉE,

*SUJET proposé en 1778 par l'Académie
Françoise, qui a fait une mention
honorable de cet Ouvrage.*

*Traduction littérale de la Rapsodie de
l'Iliade, intitulée : PATROCLÉE.*

C'EST ainsi qu'ils combattoient autour
des vaisseaux garnis de bancs de rameurs.
Mais Patrocle étoit auprès d'Achille, pas-
teur des peuples, pleurant à chaudes lar-
mes, comme une fontaine noire, qui du

haut d'un rocher répand son eau noire.
Le divin Achille, puissant des pieds, eut
pitié de lui ; & élevant la voix avec des
paroles qui avoient des ailes, lui dit :
„ Patrocle, pourquoi pleures-tu, comme
„ une petite fille qui, courant avec sa
„ mere, la prie de la prendre entre ses
„ bras, la retient par sa robe, tandis
„ que la mere se hâte de marcher, &
„ qui la regarde en pleurant jusqu'à ce
„ que la mere l'ait mise dans ses bras.
„ Semblable à elle, ô Patrocle, tu ré-
„ pands des larmes molles ! Apportes-tu
„ des nouvelles aux Mirmidons, ou à
„ moi-même ? As-tu écouté quelque Mes-
„ sager de Phtie ? Ils disent pourtant que
„ Menestée ton pere, fils d'Actor, est
„ vivant ; & qu'Æacide Pelée est parmi les
„ Mirmidons. Certes, s'ils étoient morts,
„ nous nous attristerions. Pleures-tu pour
„ les Grecs, parce qu'on les tue vers
„ leurs vaisseaux creux, à cause de leur
„ injustice ? Parle, ne me cache rien ;
„ nous ne sommes que nous deux. „

Tu soupiras alors profondément, ô Pa-
trocle, bon écuyer ! Tu lui dis : “ O

„ Achille, fils de Pelée, le plus vaillant
 „ des Grecs ! une douleur cruelle oppresse
 „ les Grecs ; car tous ceux qui étoient
 „ les plus forts, sont couchés dans leurs
 „ vaisseaux, blessés de loin & de près.
 „ Le fort Diomede, fils de Tidée, a été
 „ blessé de loin ; & Ulysse, fameux par
 „ sa lance, a été blessé de près ; & Eu-
 „ rypile l'est à la cuisse par une fleche.
 „ Les Médecins sont occupés à leur pré-
 „ parer des médicamens & à guérir leurs
 „ blessures.

„ Mais vous êtes inexorable, ô Achille !
 „ Dieu me préserve de ressentir jamais
 „ une colere comme la vôtre ! Vous êtes
 „ fort pour le mal. Qui secourrez-vous
 „ donc dorénavant, si vous n'avez pas
 „ pitié des Grecs, & si vous les aban-
 „ donnez à leur ruine ? Non, Pelée, le
 „ dompteur de chevaux, n'étoit point
 „ votre pere, ni Thétis votre mere ;
 „ mais les flots bleus de la mer & les
 „ rochers escarpés vous ont engendré ;
 „ car votre ame est cruelle.

„ Mais si vous craignez quelques pré-
 „ dictions, & si votre vénérable mere

„ vous a dit quelque chose de la part de
„ Jupiter, prêtez-moi du moins au plus
„ vite les troupes de vos Mirmidons ; je
„ pourrai servir de lumière & de secours
„ aux Grecs. Mettez aussi vos armes sur
„ mes épaules, afin que je m'arme. Peut-
„ être en me prenant pour vous, à cause
„ de la ressemblance, les Troyens re-
„ nonceront à la bataille, & les enfans
„ de la Grece respireront devant Mars.
„ Ils sont accablés actuellement, ils re-
„ prendront haleine ; nous pousserons fa-
„ cilement les ennemis fatigués ; nous
„ leur ferons regagner la ville loin de
„ nos navires & de nos tentes. „

C'est ainsi qu'il parla en suppliant ; &
c'étoit avec beaucoup d'imprudence ; car
il demandoit une mort fatale. Achille au
pied léger lui répondit avec de profonds
soupirs : “ Hélas ! illustre Patrocle, que
„ m'as-tu dit ? Je ne crains point les pré-
„ dictions. Ma respectable mere ne m'en
„ a jamais fait de la part de Jupiter ;
„ mais une douleur cruelle occupe mon
„ ame. Un homme dont je suis l'égal,
„ m'a voulu priver de mon partage,

„ parce qu'il est plus puissant que moi ;
 „ il m'a ravi le prix que j'avois gagné :
 „ cette injure tourmente toujours mon
 „ esprit.

„ Cette fille que les Grecs m'avoient
 „ donnée pour ma récompense & que
 „ j'avois méritée avec ma lance , en
 „ renversant une ville très-forte , Aga-
 „ memnon , fils d'Atrée , l'a ravie de
 „ mes mains , & m'a traité comme un
 „ homme sans honneur. Mais cet outrage
 „ est fait , n'en parlons plus. Il ne faut
 „ pas que la colere soit toujours dans le
 „ cœur. J'avois résolu de ne vaincre
 „ mon ressentiment que quand les enne-
 „ mis & le danger seroient venus jus-
 „ qu'à mes vaisseaux. Endosse mes armes
 „ brillantes sur tes épaules , & conduis
 „ mes belliqueux Mirmidons au combat ,
 „ car une nuée de Troyens environne
 „ les vaisseaux ; le danger augmente , no-
 „ tre flotte est enfermée sur le bord de
 „ la mer dans un espace fort étroit , &
 „ la Ville entière de Troye fond sur
 „ nous , pleine de confiance , car les
 „ Troyens ne voient pas encore mon

„ casque resplendissant; ils auroient bien-
„ tôt couvert nos fossés de leurs ca-
„ davres, si le Roi Agamemnon avoit
„ été plus doux envers moi : mais à
„ présent ils assiègent notre armée en-
„ fermée.

„ La lance de Diomede, fils de Ti-
„ dée, ne peut écarter la mort qui fond
„ sur les Grecs. Je n'ai point entendu la
„ voix du fils d'Atrée mon ennemi; mais
„ j'ai entendu la voix tonnante d'Hec-
„ tor qui exhorte les Troyens : ils ré-
„ pondent par des frémissemens guer-
„ riers. Les vainqueurs sont dans tout
„ notre camp. Mais qu'ainsi ne soit; Pa-
„ trocle, va chasser au loin cette peste;
„ attaque-les vaillamment; qu'ils ne por-
„ tent point la flamme dans nos vais-
„ seaux; qu'ils ne nous privent point
„ d'un doux retour. Fais périr tous les
„ Troyens, mais abstiens-toi d'attaquer
„ Hector. Obéis à ma remontrance; qu'elle
„ soit présente à ton esprit : conserve-
„ moi le grand honneur & la gloire que
„ j'attends de tous les Grecs; qu'ils me
„ rendent la belle fille qu'on m'a enle-

„ vée , & qu'ils me fassent de riches
„ présens.

„ Dès que tu auras repoussé les enne-
„ mis des vaisseaux , reviens à moi , si
„ tu veux que le tonnant mari de Junon
„ te donne de la gloire. Ne cede point
„ à l'ambition de combattre sans moi
„ contre les belliqueux Troyens : car tu
„ m'exposerois à la honte. Ne te laisse
„ point emporter à la chaleur du combat
„ en tuant les Troyens jusqu'aux murs
„ d'Ilion , de peur que quelque Dieu ne
„ descende de l'éternel Olympe ; car
„ Apollon , qui tire de très-loin , pro-
„ tege Troye. Reviens dès que tu auras
„ mis en sûreté les vaisseaux. Laisse aller
„ les Troyens dans la campagne. Plût à
„ dieu que le pere Jupiter , & Minerve ,
„ & Apollon , nous livrassent tous les
„ Troyens ! qu'aucun n'évitât la mort ,
„ & qu'aucun des Grecs n'échapât ! que
„ nous évitassions la mort tous deux
„ seuls ; & que nous pussions tous deux
„ seuls renverser les murs sacrés de
„ Troye ! ,

C'est ainsi qu'Achille & Patrocle par-

loient ensemble. Ajax cependant ne pouvoit plus résister. Il étoit aecablé de traits. Les décrets de Jupiter & les illustres Archers Troyens l'oppressoient. Son casque brillant rendoit un son terrible autour de ses tempes ; car il étoit frappé sans cesse sur les clous très-bien arrangés de son casque. Il repoussoit les traits ennemis de l'épaule gauche , tenant toujours d'une main ferme son bouclier ; & les Troyens qui le pressoient , ne pouvoient , à coups de javelots , le faire remuer de sa place. Il haletait ; la sueur couloit de tous ses membres , il ne pouvoit plus respirer ; mal sur mal fondoit sur lui.

Dites-moi à présent , Muses habitantes des maisons de l'Olympe , comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs ?

Hector qui étoit tout auprès , frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne (la lance d'Ajax) , & la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenoit à la hambe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain étoit tombée à terre loin de lui , en retentissant.

Ajax , d'un esprit éclairé , reconnu l'ouvrage des Dieux ; & comme Jupiter foudroyant d'en haut renversoit tous les desseins des Grecs dans la bataille , & decernoit la victoire aux Troyens , il se retira donc de la mêlée ; & les Troyens jetterent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles ; & la flamme inextinguible s'étendit soudain par-tout , car le feu environna la poupe.

Alors Achille , s'étant frappé les cuisses , parla ainsi : “ Hâte-toi , illustre Patrocle , dompteur de chevaux ; car je vois sur les vaisseaux l'impétuosité d'un feu ennemi : crains que les flammes ne les embrasent tous , & qu'il n'y ait plus ensuite moyen de s'enfuir. Prends les armes incessamment ; & moi , j'assemblerai les troupes. ”

Il parla ainsi , & Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ses belles jambes : ensuite il attacha autour de sa poitrine la cuirasse du prompt Achille , peinte de couleurs diverses , & semée d'étoiles. Il pendit à ses épaules l'épée d'airain , en-

richie de clous d'argent, & le bouclier vaste & solide. Il mit sur sa forte tête le casque bien battu, dont l'aigrette étoit de crains de cheval; & une crête terrible flotloit au-dessus d'eux. Il mit dans ses mains deux forts javelots quarrés, propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille, grande, pesante, forte, qu'aucun autre des Grecs ne put manier, & que le seul Achille fut lancer. C'étoit un bois de frêne péliaque, que Chiron avoit donné à Pelée, pere d'Achille, coupé sur le haut du mont Pélion, pour donner un jour la mort aux Héros.

Il ordonna à Automédon d'atteler sur le champ les chevaux. Il honoroit Automédon après Achille, comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis; car il étoit fidele & attentif dans la bataille à soutenir les efforts menaçans des ennemis. Automédon lui amena donc sous le joug Xante & Balie, chevaux impétueux, qui égaloient les vents à la course. La Harpie Podarge les avoit conçus du vent Xéphire, un jour qu'elle païssoit

dans un pré sur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illustre Pédase. Achille avoit pris ce cheval au sac de la ville d'Etion. Ce Pédase, quoique mortel, alloit fort bien avec les chevaux immortels.

Achille fit prendre les armes à ses Mirmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étoient comme des loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent & mangent dans les montagnes un cerf, aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire est toute rouge de sang; & ils s'en vont en troupe, d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la superficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeleaux de sang. Leur poitrine est intrépide, & leur large ventre est tendu fortement.

C'est ainsi que les Chefs des Mirmidons & les Princes accompagnoient le courageux serviteur d'Achille au pied léger; & ils alloient d'un grand courage. Achille étoit au milieu d'eux semblable

à Mars, les exhortant, eux & leurs chevaux, & leurs boucliers.

Ce sont là les cent soixante-sept vers sur lesquels l'Académie a voulu qu'on travaillât. Si l'Auteur a poussé son travail jusqu'au deux cent dix-septième vers, ce n'est que pour parvenir au moment où Patrocle va combattre.

TRADUCTION

LIBRE

TANDIS que les Héros, défenseurs du Scamandre,
Mettoient la Grece en fuite, & ses vaisseaux en
cendre,

Patrocle aux pieds d'Achille apportoit ses dou-
leurs.

Ses yeux étoient baignés de deux ruisseaux de
pleurs.

Il éclate en sanglots : le fils de la Déesse,
D'un regard dédaigneux, contemple sa foiblesse;
Mais dans son fier courroux respectant l'amitié,
Indigné de ses pleurs, attendri de pitié :

« Quoi ! c'est l'ami d'Achille ! il m'apporte des
larmes !

« N'est-il qu'un foible enfant, dont la mere en
alarmes,

« En pleurant avec lui, le serre entre ses bras ?

« Est-ce avec des sanglots qu'on revient des com-
bats ?

« Qui peux-tu regretter ? Tes parens, ni mon pere

« N'ont point de leurs vieux ans terminé la
carriere.

« Alors certes, alors ma juste piété

- » Egaleroit du moins ta sensibilité.
 » Qui pleures-tu, dis-moi ? Des Grecs qui me
 » trahissent ;
 » Qui n'ont pas su combattre , & que les Dieux
 » punissent ;
 » Les esclaves d'un Roi qui m'a persécuté ;
 » Va , s'ils sont malheureux , ils l'ont bien mé-
 » rité. »

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :

- » Grand & cruel Achille , Achille inexorable !
 » Malheur à qui seroit , dans ce mortel effroi ,
 » Dans ce malheur public , aussi ferme que toi !
 » La mort est sur nos pas : Diomede , Eurypile ,
 » Ulysse sont blessés , & tu restes tranquille !
 » Le sang du puissant Roi qui t'osoit outrager ,
 » Le sang d'Agamemnon coule pour te venger.
 » Crois-moi : voilà le temps où les grands cœurs
 » pardonnent.
 » A quels affreux loisirs tes chagrins s'abandon-
 » nent !
 » A perdre tes amis quels Dieux t'ont animé :
 » O Ciel ! Hector triomphe ! Achille est désarmé !
 » Il voit d'un œil content la Grece désolée... !
 » Non , tu n'es pas le fils du généreux Pelée ;
 » Non , la tendre Thétis n'a point formé ton cœur ,
 » Ce cœur que j'implorois , & qui me fait horreur ,
 » Qui dédaigne Patrocle , & qui hait sa patrie.
 » Les autans déchaînés , les vagues en furie
 » T'ont formé , t'ont vomé dans des antres af-
 » freux ,

- » Pour être plus terrible & plus funeste qu'eux.
- » Pardonne; j'en dis trop : mais si vers cette rive,
- » Ton éternel courroux tient ta valeur captive,
- » Ou si de nos Devins quelqu'oracle menteur
- » Enchaîne ton courage & nous ôte un vengeur,
- » Souffre au moins qu'un ami puisse tenir ta
- » place.
- » Prête-moi ton armure, & j'aurai ton audace.
- » Autour de nos vaisseaux Ajax combat encor;
- » Ton casque sur mon front fera trembler Hector;
- » Et ton nom préparant un triomphe facile,
- » Les Troyens sont vaincus, s'ils pensent voir
- » Achille.

C'est ainsi qu'il parloit : ainsi, par sa vertu,
 Il ébranle un courroux de pitié combattu;
 Il l'assiège, il le presse. Ah ! malheureux, arrête-
 Hélas ! tu ne vois point ce que le ciel t'apprête.
 Ta vertu te trompoit, tu courois au trépas.

Achille cependant ne se rebutoit pas;
 Mais dans sa bonté même éclatoit sa colere.

- » Je méprise, dit-il, cette erreur populaire
- » Qui croit que l'avenir au Prêtre est révélé,
- » Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a
- » parlé.

- » Je ne m'occupe point d'une chimere vaine;
- » J'écoute mon dépit, je me livre à ma haine,
- » Elle est juste, il suffit. Je n'ai point pardonné
- » A cet indigne Roi par mes mains couronné,
- » A cet Atreide ingrat, au rival que j'abhorre,
- » Qui m'ôta Briséide, & la retient encore,

- » Qui devant tous les Grecs osa m'humilier.
» Non, jamais tant d'affronts ne pourront s'ou-
» blier.
» Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma ven-
» geance,
» J'ai promis, si jamais poursuivis sans défense,
» Les Argiens tremblans aux bords du Ximois
» Fuyoient jusqu'aux vaisseaux par nous-mêmes
» conduits,
» Qu'alors de ces vaincus j'aurois pitié peut-être;
» Que je pourrois souffrir qu'on secourût leur
» maître,
» Qu'on le couvrit de honte, en conservant ses
» jours.
» Ce temps est arrivé; va, marche à son secours.
» Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante;
» D'Hector, qui le poursuit, j'entends la voix
» tonnante;
» Il t'appelle à la gloire; arme-toi contre lui;
» Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui,
» N'abuse point sur-tout du bonheur qu'il t'en-
» voie :
» Ne tente point les Dieux, ne va point jusqu'à
» Troye.
» Modere ta valeur. C'est assez d'écarter
» Cet Hector insolent qui nous ose insulter.
» C'est assez d'arracher aux flammes, au pillage,
» Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.
» Puissent ces fils de Tros, & ces Grecs odieux,
» Ces communs ennemis, en horreur à mes yeux,

» S'égorger l'un par l'autre , & tomber nos vic-
 » times !
 » Que leur sang détestable efface enfin leurs
 » crimes !
 » Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais
 » Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre & de
 » forfaits ! »

Tandis que , d'une voix si terrible & si fiere ,
 Achille à sa pitié mêloit tant de colere ,
 Ajax verfoit son sang. Ce fils de Télamon ,
 Défenseur de la Grece , & terreur d'Illion ,
 Combattoit une armée , Hector & les Dieux-
 mêmes.

Sa force défailloit ; ses périls sont extrêmes.
 L'immense bouclier dont le poids le défend ,
 Va bientôt échapper à son bras languissant.

O Muse ! apprenez-moi ; Muse fiere & sensible ,
 Qui gardez de nos maux la mémoire terrible ,
 Dites aux Nations quel mortel ou quel Dieu ,
 Lançant avec la mort , & le fer , & le feu ,
 Sur les vaisseaux des Grecs apporta l'incendie.
 C'est le fils de Priam , c'est cette main hardie
 Qui d'un glaive tranchant fit tomber en éclats
 La lance dont Ajax armoit encor son bras.
 Apollon dirigeoit un coup si redoutable.
 Ajax périra-t-il sous le Dieu qui l'accable ?
 Il a trop reconnu qu'il ne peut résister
 A ce Dieu qui s'obstine à le persécuter.
 Il pâlit , il succombe , il cede , il se retire.

Les Troyens acharnés , que son absence attire

Lancent sur les vaisseaux des brandons allumés.
Quelles voiles, quels bois sont déjà consumés ?
C'est le vaisseau d'Ajax, il périt à sa vue ;
La flamme en tourbillons monte & fuit dans la
nue.

Achille en est témoin ; il se frappe les flancs ,
Il s'écrie : « Arme-toi , cher Patrocle ; il est temps ;
» Va combattre & sauver la flotte menacée ! »

De Patrocle déjà la valeur empressée
Du bouclier d'Achille avoit chargé son bras ;
Il essayoit sa lance , & ne s'en servit pas :
Le seul fils de Thétis pouvoit en faire usage.
Mais il saisit le glaive , instrument du carnage ,
Dont l'argent le plus pur est le simple ornement.
Il a couvert son front du casque étincelant
Dont le flottant panache inspiroit l'épouvante.
Sa poitrine soutient la cuirasse pesante.
Deux puissans javelots brilloient entre ses mains ,
Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon , digne Ecuyer d'Achille ,
Déjà d'une main prompte , & ferme autant qu'ha-
bile ,

Atteloit du Héros les courriers écumans ,
Des amours du Zéphyre impétueux enfans.
Ils prouvent leur naissance ; & leur course légère
Dans les champs des combats a devancé leur pere.
Patrocle impatient sur le char est monté.

Enfin maître de soi , quoiqu'encore irrité ,
A ses Thessaliens Achille se présente.
Sur cinquante vaisseaux , aux rivages du Xante ,

Il les avoit conduits pour venger Ménélas.
Trop long-temps en ces lieux il enchaina leurs
bras.

Cinq Héros commandoient leur troupe partagée.
Sous le fier Ménéstus la première est rangée ;
Ménéstus est le fils d'un des Dieux ignorés ,
Qu'aux champs Thessaliens le temps a consacrés ,
Et qui fut captiver la belle Polidore.

La seconde phalange est sous les loix d'Eudore ,
Héros que Polimele , hélas ! a mis au jour
Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.
Phénix de qui la Grece a vanté la prudence ,
Qui du fils de Pelée a gouverné l'enfance ,
Conduisoit aux combats un autre bataillon.
Les derniers ont suivi Pisandre , Alcimédon ,
Alcimédon , parent du dangereux Ulysse.

Non loin de ses vaisseaux , dans une vaste lice ,
Achille les rassemble , & leur parle en ces mots :

„ Assez & trop long-temps mon funeste repos ,
„ Braves Thessaliens , excita vos murmures.
„ Du fier Agamemnon l'outrage & les injures ,
„ Mes affronts , mes malheurs ne vous ont point
„ touchés ;

„ Ma vengeance est un droit que vous me re-
„ prochez.

„ Vous me disiez toujours : Impitoyable Achille ,
„ Jusqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile ?
„ Aux vallons de Tempé renvoyez vos soldats ,
„ Si votre dureté les tient loin des combats ,
„ Si vous leur défendez de servir la Patrie.

„ Hé bien , vous le voulez ? J'entends la voix
„ qui crie :
„ Aux armes , aux assauts , aux périls , à la mort !
„ Vous l'emportez : marchez ; je me rends sans
„ effort.
„ Marchez avec Patrocle , & laissez votre Maître
Dévorer ses chagrins qu'il combattra peut-être.
„ Ma main ne peut servir l'indigne Roi des
„ Rois. „

Ses guerriers cependant se pressent à sa voix.
Tout obstiné qu'il est , lui-même il les arrange ;
En bataillons serrés il unit sa phalange ;
Les Soldats aux Soldats paroissoient s'appuyer ,
Le bouclier d'airain se joint au bouclier ,
Le casque joint le casque ; une forêt mouvante
De panaches brillans porte au loin l'épouvante.
Tel d'un vaste Palais l'habile Ordonnateur
Par des marbres épais en soutient la hauteur ,
Les unit l'un à l'autre ; & le superbe faste
S'élève inaccessible aux coups de la tempête.



(*) LETTRE

A M. le Marquis DE VILLETTE.

6 Septembre 1781.

MON âge & mes infirmités ne m'ont
 laissé, Monsieur, des goûts de la jeunesse
 que l'amour de la Poésie. Je n'ai pas
 l'honneur d'entendre le Grec, & ne con-
 nois Homere que par des Traductions
 prosaïques en prose. La richesse & l'a-
 bondance de ses images, ont néanmoins
 toujours excité mon enthousiasme. Jugez
 donc, Monsieur, de celui avec lequel
 j'ai lu, relu & dévoré le très-petit nom-

(*) L'Auteur de cette Lettre est une très-
 grande Dame, qui n'a ni l'âge, ni les infirmi-
 tés, ni l'ignorance dont elle s'accuse. On a plus
 d'une fois entendu M. de Voltaire vanter les
 graces de son esprit, & s'étonner qu'elle y
 joignît tant d'instruction : mais quand on fait
 que cette Dame est la fille de M. le Duc
 de N^{ve}, la surprise cesse.

bre de vers auxquels je dois le bonheur de le connoître. Je suis si reconnoissante, Monsieur, du souvenir dont vous m'avez honorée, que je m'interdirai les plaintes que votre maniere de traduire, & le peu d'étendue de votre traduction donneroient envie de former. Il est cruel de faire naître des desirs sans les satisfaire. J'implore le crédit de Madame de Villette sur vous. Elle unit la simplicité, l'ingénuité de l'âge d'Homere aux charmes & aux graces des Beautés Grecques; elle doit donc vous engager à vous livrer à un travail qui vous rappellera sans cesse son image : Trouvez bon, Monsieur, que je lui offre ici un million de complimens, & rendez, je vous supplie, justice à la sincérité de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

É G L O G U E

Imitée de l'Italien.

DÉjà l'astre du jour, du haut de sa carrière,
 Versoit, sur l'horison, sa brûlante lumière;
 Aglaure, assise au bord d'un paisible ruisseau,
 Consoloit à son chien le soin de son troupeau.
 Dans les charmes secrets de la mélancolie,
 Elle aimoit à tenir son ame ensevelie.

Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés;
 Ces flexibles ormeaux mollement agités,
 Ce flot tranquille & lent, mourant sur son rivage,
 De son bonheur passé, lui rappelloient l'image.
 C'étoit dans ces bosquets, sur ces gazons fleuris,
 Qu'autrefois à ses pieds, elle voyoit Lyfis.
 Mais ce jour... jour cruel! une pénible absence,
 Du plus beau des Bergers, accusoit l'inconstance
 Chaque instant qui s'écoule, & qu'il a négligé,
 Lui disoit, en fuyant, que son cœur a changé.

Témoins de mes douleurs, lieux tranquilles,
 dit-elle!

Ramenez-moi Lyfis; ramenez-le fidele.

Hélas! il me délaisse: & mes foibles attraits,
 Malgré ses vains sermens, ne l'ont touché jamais.
 Ah! s'il sentoit les maux d'une absence si rude!
 S'il sentoit de mon cœur la tendre inquiétude!..

Mais Lyfis n'aime plus, je n'en saurois douter.
L'ingrat, hier encor, cherchoit à me flatter;
Et, le cœur tout de glace auprès de sa maîtresse,
Cherchoit, par ses discours, à prouver sa tendresse.

« Tes yeux, me disoit-il, sont faits pour tout
charmer.

« J'ignorois, avant toi, qu'un berger pût aimer;

« Toi seule de l'amour m'as fait sentir l'empire...

Hélas! n'avoit-il pas autre chose à me dire?

« Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi.

« Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi;

« Il durera toujours: c'est moi qui t'en assure.

« Oui, le temps changera le cours de la nature;

« Le Rhin verra rarir ses flots impétueux;

« Le soleil obscurci s'éteindra dans les cieux;

« L'univers périra, si tant que je respire...

Hélas! n'avoit-il pas autre chose à me dire?

« Eh! quelle autre que toi puis-je aimer dans
nos champs?

« Où trouver des attraits si nobles, si touchans?

« Où trouver une voix, & si douce, & si

rendre?

« L'amour, l'amour lui-même aimeroit à t'en-

tendre.

« Que dis-je? il est dans toi; tu m'inspires

ses feux.

„ Il parle par ta bouche ; il brille dans tes yeux :
 „ Son sourire ingénu se peint dans ton sourire...
 Hélas ! n'avoit-il pas autre chose à me dire ?
 A ces mots , il colla sa bouche sur ma main.
 Ses regards amoureux s'égaroient sur mon sein ;
 Et toute entière en proie à mon ardeur extrême ,
 J'écoutois l'infidèle , & m'oublois moi-même.

Mais poursuivant ainsi : „ Dieux ! foyez mes
 „ garans ;

„ Et si j'étois , dit-il , parjure à mes sermens ,
 „ Que la foudre frappant ma tête criminelle ,
 „ Epouvante à jamais un amant infidèle !
 „ Si je cesse d'aimer , qu'un tigre , qu'un vau-
 „ tour ,
 „ Dans mon cœur déchiré , vienne venger
 „ l'amour !
 „ Que cent fois je renaisse , & que cent fois
 „ j'expire !

Hélas ! n'avoit-il pas autre chose à me dire ?

Le cœur gros de soupirs , elle tourne les yeux ;
 O surprise ! elle voit son berger en ces lieux ;
 Lisés qui l'écoutait caché sous le feuillage ;
 Aglaure étoit injuste en le croyant volage.
 Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs ,
 Il dissipa sa crainte ; il essuya ses pleurs ,
 Et fut par son amour , ses transports , son délire ,
 Exprimer les secrets qu'il avoit à lui dire.

RÉPONSE

*A une accusation intentée contre
l'Auteur.*

AMANT fidele des neuf Sœurs,
Jamais ma plume empoisonnée
N'a versé du fiel sur les fleurs
Dont j'ai vu Cypris couronnée;
Mon bonheur est de les cueillir.
O vous ! dont les mains adorables
Savent encor les embellir
De Vénus compagnes aimables,
Guimard dont la légèreté
Nous offre la danse des Grâces;
Toi fille de la volupré,
Toi qui la fixes sur tes traces,
Hénel que j'ai tant célébré,
Alard dont mon cœur enivré
Res sent la fougue impétueuse
Et la gaité voluptrieuse;
Je fais respecter vos appas,
Vous admirer est tout mon crime,
Et mon supplice légitime
Seroit de mourir dans vos bras.

V E R S

*Sur les Tableaux exposés au Salon du
Louvre, en 1777.*

Il est au Louvre un galetas,
Où, dans un calme solitaire,
Les chauves-souris & les rats
Viennent tenir leur cour plénier.
C'est-là qu'Apollon, sur leurs pas
Des beaux-arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.
C'est-là, par un luxe nouveau,
Que l'art travestit la nature.
Le ridicule est peint en beau;
Les bonnes mœurs sont en peinture;
Et les Bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri-quatre en miniature.
Chaque figure, à contre-sens,
Montre une autre ame que la sienne.
Saint Jérôme y ressemble au Tems,
Et Jupiter au vieux Silène.
Et quand nos yeux cherchent en vain
Les traits d'une Reine chérie (*);

(*) Le portrait de la Reine n'étoit point au Salon de cette année.

Quand le pinceau , ni le burin
N'osent trahir sa modestie ;
C'est-là qu'un Commis bien poudré ,
Narcisse épais & subalterne ,
Vient , dans un beau cadre doré ,
Nous montrer l'homme qui gouverne.
C'est-là qu'on voit des *ex voto* ,
Des Amours qui font des grimaces ,
Des Caissettes *incognito* ,
Des laidrons qu'on nomme des Grâces ,
Des perruques par numéro ,
Des chiant-lits sous des cuirasses ;
Des inutiles de haut rang ,
Des importans de bas mérite ;
Plus d'un Midas en marbre blanc ,
Plus d'un grand homme en terre cuite ;
Jeunes morveux bien vernissés ,
Vieux barbons à mine enfumée ;
Voilà les héros entassés
Sous l'angar de la renommée :
Et , malgré l'ordre & le bon sens ,
Tout s'y trouve placé de sorte
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans ,
Et que Sully reste à la porte.

A M. DE VOLTAIRE.

J^e la reçois cette machine
Où, dans trois orbes différens,
Une triple aiguille chemine,
Et dans sa course détermine
Les jours, les heures, les instans
Qui s'échappent à la fourdine.
Jadis, chez nos premiers parens,
Cette œuvre eût passé pour divine.
Le luxe a créé les talens;
Et le plus beau des instrumens
Qui soient de Paris à la Chine,
Me coûte moins de six cents francs
Mais hélas ! lorsque j'examine
Le numéro de ses cadrans,
J'en reçois la leçon chagrine
De la perte de mon printemps,
Et je prévois les soins cuisans
Que la vieillesse nous destine.
Vains jouets des amusemens,
Quand le néant nous avoisine !
Les jeux, les plaisirs séduisans,
D'une main légère & badine,
Viennent nous bercer en tout sens,
Et nous tiennent sur leur courrine
Endormis sous l'aile du temps;
Tandis que sa faux affîne,

Cueille la fleur de nos beaux ans
Et ne nous laisse que l'épine.
Mais dans l'ovale du revers,
Qu'avec plaisir je vois un sage,
Après trois fois vingt-sept hivers,
Reprenant son premier courage,
Cueillir des lauriers toujours verts;
Et dont on verra, d'âge en âge,
Le nom, la prose & les beaux vers,
Par une gloire sans nuage,
Durer autant que l'univers!
Ah! que l'aspect de cette image
A qui tous les cœurs sont ouverts,
M'apprend, en sublime langage,
Le prix du temps & son usage,
Notre folie & nos travers!
Tandis que ce rayon agile,
Autour de son axe emporté,
Présente une image mobile
De l'immobile éternité;
Loin du tourbillon enchanté
Que nous offre un monde frivole,
Le grand homme vit écarté.
Par ses écrits il nous console
Des malheurs de l'humanité.
Jadis quittant le Capitole
Marc-Aurèle l'eut visité.
Apôtre de l'humanité,
Chaque minute qui s'envole,
L'élève à l'immortalité;

R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE.

MON Dieu ! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux momens !
J'y reconnois les agrémens
Et la légèreté badine
De tous ces contes amufans ,
Qui faisoient les doux passe-temps
De ma Niece & de ma Voisine.
Je suis forcier , car je devine
Ce que feront les jeunes gens ;
Et je prévois bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Seroit philosophe à trente ans.
Alcibiade , en son printemps ,
Étoit Socrate à la fourdine.
Plus je relis , & j'examine
Vos vers sentés & très-plaisans ,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à Messieurs les Savans ;
Non pas à Messieurs les Pédans
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentimens.
Adieu ; réunissez long-temps
La gaité , la grace si fine

De vos folâtres enjoûmens.

Je ne crains point qu'une coquine

Vous fasse oublier les absens ;

C'est pourquoi je me détermine

A vous ennuyer de mes *ens*

Entrelacés avec des *ine*.



(*) VERS

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

DESIR de femme est, dit-on, très-pressant,
C'est vous dire à quel point ce démon me lutine.
J'ai lu des vers dont la rime est en *ine*,
Le projet d'y répondre est bien extravagant.
Plus mon esprit voudroit être éloquent,
Plus je vois que ma muse est *nine*.
Vous seul avez les droits que donne le talent:
La rose est dans vos mains, je n'en ai que l'épine.
Votre Maître & le mien se trompe assurément.
Lorsqu'il prédit qu'un jour une aimable *coquine*
Vous donnera le rôle & le titre d'amant,
L'Office des faux Dieux se fait à la fourdine.

(*) Ces Vers sont de Madame la Comtesse de T.... fille d'un Héros qui a été long-temps celui de la France. Nous avons d'elle plusieurs morceaux qui la mettent à côté de Femmes illustres du regne de Louis XIV.

Son mari, Officier-général, a écrit sur la guerre un ouvrage dans lequel il y a de grandes vues, & dignes d'être long-temps méditées par les vrais Militaires.

Je vois dans l'avenir votre sort plus brillant,
 Aux registres du goût vous écrirez souvent
 Ces vers dont maint Auteur de dépit se chagrine ;
 Et bientôt une Muse à la piquante mine
 Vous offrira le prix & du cœur & du chant.
 Ovide seul pouvoit charmer Corine.



(*) Ces Vers sont de Madame la Comtesse de T... Elle d'un Héros qui a été long-temps celui de la France. Nous avons d'elle plusieurs manuscrits qui la mettent à côté de femmes illustres du règne de Louis XIV.

Son mari, Général-général, a écrit sur la guerre un ouvrage dans lequel il y a de grands vers, & d'autres d'une longue suite de poésies par les vers M... ..

L E T T R E

*De M. DE VOLTAIRE à M. le Marquis
DE VILLETTE.*

A Ferney, le 4 Oct. 1767.

VOTRE sage Héros, très-peu terrible en
guerre,

Jamais dans les périls ne voulut s'engager.

Il ne ravagea point la terre,

Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de ***
vous a empêché de composer pour l'A-
cadémie; mais vous avez travaillé pour
le Public, pour votre gloire & pour mon
plaisir. Je vous ai deux grandes obligations,
celle de m'avoir témoigné publiquement
l'amitié dont vous m'honorez, & celle
de m'avoir fait passer une heure déli-
cieuse en vous lisant. Puissiez-vous être
aussi heureux que vous êtes éloquent.

M. de la Harpe reviendra bientôt vous
voir. Il a été un an chez moi. S'il avoit

autant de fortune que de talens & d'esprit, il seroit plus riche que feu Montmartel. Il lui fera plus aisé d'avoir des prix de l'Académie que des pensions du Roi. Lui & sa femme jouent la Comédie parfaitement, M. de Chabanon aussi. Notre petit Théâtre a mieux valu que celui du Fauxbourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué; vous devez être un excellent Acteur, car, sans rire, vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles seront la consolation, & qui vous sera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie.

FRAGMENT AUA

D'une Réponse à la Lettre précédente.

QUELQUE pompon, quelque parure
Ne messied point à la Beauté.
Sans un peu d'art, la vérité
Fait bien souvent triste figure.
Charles à Poitiers fut bon humain ;
J'ai passé ce qu'on lui vit faire,
Lorsqu'Edouard & son cher pere
Se rudoyoient, le fer en main.
J'ai gardé le même silence
Sur cette panique terreur,
Que dans son Louvre, au fond du cœur,
Eprouva ce grand Roi de France.
Il ne sera pas moins fameux,
Quoiqu'on vante peu son courage ;
Il fut malingre, soufreteux ;
Ce lui fut force d'être sage.

AU ROI DE DANEMARCK,

*En lui présentant le Discours sur
Charles V.*

A L'ÉLOGE d'un Prince sage
Ma Muse a consacré sa voix :
C'est à vous que j'en dois l'hommage ;
Né François , j'aime les bons Rois.
A célébrer votre mémoire
Nos neveux s'emploiront un jour ;
Vous serez chéri par la gloire ,
Comme vous l'êtes par l'amour.
Dans tous les climats où vous êtes ,
Vous savez captiver les cœurs ;
A des triomphes si flatteurs ,
Vous pourriez borner vos conquêtes.
Que les François soient vos amis ;
Soyez celui de notre Maître :
Souvenez-vous de mon pays ,
Il méritoit de vous connoître.

FRAGMENT.

*D'une Lettre au Roi de Prusse , en lui
envoyant le Discours sur Charles V.*

.
 Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui,
 Tyriot me paroît peu sage ;
 Si vous éprouvez quelqu'ennui,
 Lorsque vous lirez mon ouvrage,
 SIRE, n'en accusez que lui.
 Je n'aurois pas eu le courage
 De vous faire un pareil envoi.
 Je crains un œil tel que le vôtre ;
 Et je dis sans cesse , à part moi :
 C'est un grand juge que ce Roi !
 S'il n'étoit Roi que comme un autre ,
 Il me feroit bien moins d'effroi....



A M. le Marquis DE VILLETTE.

C'EST donc toi , généreux VILLETTE,
Qui , par la main la plus discrète ,
Fis couler l'or dans ma prison.
Quand l'odieuse intolérance
Sur moi distiloit son poison ,
Dégradoit jusqu'à ma constance ,
Et me vouoit à l'indigence ,
Ne pouvant troubler ma raison ;
Long-temps de ce trait magnanime
Je soupçonnai l'ame sublime
D'un Aristide ou d'un Platon.
Dans ma recherche téméraire ,
Au sein même du Ministère ,
J'osai remercier Caton (*).
Ma vertu te faisoit injure ,
C'étoit Péleve de Ninon
Qui mit le baume à ma blessure.
J'ai vu la vertu la plus pure ,
Non au portique de Zénon ,
Mais dans le boudoir d'Epicure.
On me vantoit de toutes parts
L'aménité de ton commerce ,

(*) M. Necker.

Ton goût éclairé pour les arts ;
 Mais sur de frivoles brocards ,
 Je t'ai cru l'ame un peu perverse.
 Je te voyois avec chagrin ,
 Dans tels bals à la musulmane ,
 Au milieu d'un folâtre essaim ,
 Donnant la pomme à ta Sultane
 Et confondant avec dessein
 Les tableaux rians de l'Albane
 Avec les jeux de l'Arétin.
 Je te jugeai par la surface ,
 Et je me trompois lourdement.
 Tu nous parois un Lovelace
 Par ton esprit plein d'agrément ;
 Mais tu n'as pas son cœur de glace.
 Ne sort point de ton élément ;
 Que tes écrits pleins d'artifice
 Au Public servent d'aliment.
 Sois le fléau du fanatisme ,
 Mais ne le combats que gaiement.
 Sur-tout pese dans tes balances
 Les feux-follets des jouissances
 Et les plaisirs du sentiment.
 Dans une carrière nouvelle ,
 Je te vois sur le point d'entrer ;
 Laisse les amours respirer ,
 Et fais la gloire qui t'appelle.
 Ton été , grace à tes talens ,
 Vaudra sans doute ton printemps ;
 Tes jours seront toujours prospères

Toujours tu feras des jaloux.
Tu fus entre les bras des meres;
Les fils seront à tes genoux.

Par M. de L* *, de Sales.

*A Monseigneur le Prince de Condé ,
en allant à Spa.*

JE vais sur les pas de mon pere
Près de la source salutaire
Qui peut lui rendre la santé.
Vous ne blâmez point ce devoir respecté;
La nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ses loix :
Je ne puis , MONSEIGNEUR , joindre encor
votre armée.

Je rougirois pourtant d'apprendre vos exploits
Par la voix de la Renommée.
Je dois en être le témoin ,
Je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un guerrier formidable ,
Loin de vous j'aurois moins d'ennui ;
Mais quand un Héros est aimable ,
Il est doux d'être auprès de lui.

*A Monseigneur le Prince de Condé ,
créé Colonel - Général de l'Infanterie
Françoise & Etrangere.*

Nos soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon ;

C'est le fils des Héros , c'est CONDÉ qui les mène.

On se plaît à voir un BOURBON

Qui , né pour les dangers où sa valeur l'entraîne ,

Sait commander comme Turenne ,

Et qui se bat comme Crillon.



ÉPI TRE

*A M. le Duc de G***, sur son Procès,*

OUI, dans le sein de sa maison,
Chacun vous estime & vous aime;
Et dans vos écrits la raison
Ennoblit jusqu'à l'honneur même.
Confondez sans ménagement
L'envie à vous nuire obstinée,
Et d'une odieuse menée
Démasquez le perfide Agent.
Au temps des complots & des crimes,
Sous des Vifirs impérieux,
Si des Héros sont les victimes
De projets atroces comme eux,
Les premiers regards d'un Roi sage
Calment la fureur de l'orage
Qui faisoit plier les vertus;
Et, pour effacer la mémoire
Des longues horreurs de l'histoire,
Il suffit d'un jour de Titus.
Quand cet heureux jour nous éclaire,
C'est peu que de l'Europe entière
L'œil observe vos ennemis,
Et que tous les vœux réunis
Les condamnent à la poussière

Des Ministres , honnêtes gens ,
 Elevés par la voix publique ,
 Déconcertent les intriguans ;
 Et de notre Sénat antique
 La renaissante majesté ,
 Sait que d'un Etat monarchique
 La plus sainte propriété ,
 C'est l'honneur & la loyauté.
 Aussi j'aime à penser d'avance ,
 Que tout s'arme pour la défense
 D'un brave Chevalier François ,
 Quand pour faire tête à l'orage ,
 Il jouit du double suffrage
 De ma Patrie & des Anglois.



A M. le Duc de Choiseul en lui présentant le Discours sur Henri IV.

MALGRÉ la cabale & l'envie,
L'Europe vous place à côté
De ce Sully par nous vanté,
Et de d'Amboise qu'on oublie;
Avoir su réprimer l'effort
De l'ambitieuse Angleterre,
Et chez une Reine du Nord
Porter les fureurs de la guerre;
Par un nœud durable & charmant
Unir la France avec l'Empire :
Tout cela , très-certainement ,
Mérite bien un air de lyre.
La France entière vous admire,
Et de bon cœur j'en fais autant :
Cependant , à ne vous rien taire ,
Je lirois assez volontiers
Mon nom parmi les Brigadiers
Sur votre Almanach militaire ;
C'est tout ce qui vous reste à faire ,
Et rien ne manque à vos lauriers.

*A Madame de *** , qui avoit prié
l'Auteur de lui donner un Portier.*

U N honnête & loyal Portier
Vous offre un service fidele.
Je vous réponds qu'il a du zele ,
Et les talens de son métier.
Pour tout fâcheux , dur & sévère ,
Sa porte ne fait point s'ouvrir ;
Il ne l'ouvre qu'au doux Plaisir ,
Aux Jeux , à l'Amour , à leur Mere.
Caché dans leur troupe légère ,
Je pourrois entrer avec eux.
Pour moi , plus doux & moins austere ,
Du moins fermeroit-il les yeux.
Il faut des amis en tous lieux ;
Un à la porte est nécessaire.
Celui-ci me convient au mieux :
Fairoit-il aussi votre affaire ?

V E R S

*Sur le Portrait de Madame de ***.*

QUAND on regarde ce portrait,
 Frappé de tant d'attraits, on est tenté de croire
 Que le Peintre inventif en a toute la gloire,
 Et que le monde entier n'a rien de si parfait.
 Mais lorsqu'on veut sans flatterie
 Avec l'original comparer chaque trait,
 On rabat du prodige, & l'on juge en effet
 Que tout l'art s'est réduit à faire une copie.

C O N T E.

JADIS vivoit à Carcassonne
 Un gros richard nommé Lucas.
 Ami de l'espece qui sonne,
 Il faisoit la banque aux ducas.
 Un jour, sa femme assez jolie
 Lui mit au monde un beau garçon,
 Dans l'Eglise, en cérémonie,
 On asperge le nourrisson;
 Puis, sur le livre de la vie,
 Où tous les noms sont consignés,

Le Pasteur, dans la Sacristie ,

Dit à Lucas : Monsieur, signez.

Et Lucas selon sa manie ,

Toujours l'esprit à son métier ,

Très-nettement sur le papier ,

Signa : *Lucas & Compagnie.*

LA VEUVE AFFLIGÉE,

C O N T E.

Vous avez connu Chrisogon :

Il fut martyr du mariage.

Le jour, la nuit, tempête & rage ,

Avec sa femme étoient dans sa maison.

Pourtant cet homme étoit doux, étoit sage ;

Et jamais, en nulle façon

Ne contredit, dans son ménage ,

Non sa femme, mais son démon.

Chrisogon meurt : la scène change.

Le désespoir, la plus sombre langueur

De sa moitié, par un retour étrange ,

En cet instant, brisent le cœur.

Chacun s'étonne. Eh ! quel délire

Vivant, il fut l'objet de sa fureur ;

Et mort, son ame se déchire ?

Moi, dit Cléon, je conçois sa douleur,

C'est qu'elle a perdu son empire.

E

*A Madaye la Comtesse de *** , qui
prenoit du Tabac.*

SOUVENT d'un joli nez d'ivoire,
Le tabac fait un vilain nez.
On dit qu'il ôte la mémoire ;
Malgré cela , vous en prenez.
Renoncez donc à son usage ,
A chaque instant c'est un outrage
Que vous faites à vos appas.
Avec une taille si belle ,
Ces yeux , ces traits si délicats ,
Les Grâces sont votre modele ;
Et les Grâces n'en prenoient pas.



*A Madame la Comtesse de C***, qui
avoit demandé à l'Auteur sa Généa-
logie.*

DANS le monde on cherche à paroître
Ou par le rang ou par l'esprit.
L'un & l'autre élève notre être,
En vous le sort les réunit.

Que votre justice apprécie
Ce que je suis, ce que je vauz ;
Si nos rangs ne sont pas égaux,
Ce n'est pas ce qui m'humilie.

Sur ce point, soit dit entre nous,
Mon amour-propre se repose.
On peut être au-dessous de vous,
Et pourtant être quelque chose.

Brillante de traits ingénus,
Aimable, sensible & fidele,
Sans prétendre égaler Vénus,
Une Nymphé peut être belle.

*A Madame la Duchesse de la Valiere,
en lui envoyant une coupe de porce-
laine pour étrennes.*

VA de ma part à la Valiere
Offrir, me dit le Dieu d'Amour,
Cette coupe que l'autre jour
Je pris au buffet de ma mere.

Elle lui servoit à puiser
L'onde immortelle de Jouvence.
Le cours des ans n'en peut user
La douce & puissante influence.

Grand merci de votre bonté,
Dis-je lors au Dieu de Cythere :
Il ne manquoit à la Valiere
Que d'avoir l'immortalité.



*A Madame la Duchesse de la Valiere ,
après avoir reçu la Croix de S. Louis.*

J'AI promis à mon Roi d'être son Chevalier,
Et dès long-temps je suis le vôtre.
Par ce double serment je viens de me lier.
Je suis sûr, & jamais je ne veux l'oublier,
En servant l'un, de plaire à l'autre.

V E R S

*Mis au bas du Portrait de Monsieur
D'ALEMBERT.*

S'IL parle, il fait prendre le ton
De Théophraste dans Athene;
S'il tient la plume, c'est Platon:
Avec le compas, c'est Newton:
Quand on le voit, c'est la Fontaine.

IN-PROMPTU.

Ainsi, par un charme nouveau,
Par les graces de la nature,
Belle & Bonne avec son chapeau,
Eclipse Vénus en ceinture.

IN-PROMPTU

*A Madame TODI, qui étoit venue
chanter au Château de Ferney.*

Ta voix enchanteroit les hommes & les Dieux.
Orphée eut le pouvoir de ranimer les ombres;
Et si tu descendois dans les royaumes sombres,
TODI, tu nous rendrois le maître de ces lieux.



IN-P R O M P T U

A M. le Marquis DE VILLEVIEILLE.

Ton esprit fin, ta modestie,
 Ton urbanité, ta candeur,
 Et ta charmante bonhomie
 Avoient la moitié de mon cœur :
 Aujourd'hui c'est à ma Délie
 Que je donne l'autre moitié ;
 Et je m'en vais passer ma vie
 Entre l'amour & l'amitié.

*Réponse-In-promptu de l'Auteur, à un
 Compliment de M. DE VOLTAIRE.*

E s-t u d'ambre ? dit un Bramin
 Au morceau de terre odorante
 Qu'il rencontra près de son bain :
 Ton parfum m'étonne & m'enchanté.
 Je suis, répondit le Limon,
 De moi-même fort peu de chose ;
 Mais quelque temps dans ce canton
 J'ai séjourné près de la rose.

*Aux Pierres du Château de Verneuil,
que Monseigneur le Prince de Condé
avoit données à mon Pere.*

RESTES de ce Palais, à l'amour consacré
Par un des plus grands Rois que la France révere,
Tout peint dans vos débris un Monarque adoré.
Signes des voluptés où son cœur fut livré,
De vos chiffres charmans inventés à Cythere,
Mon cœur est toujours pénétré.

L'art vous relève; embellissez ces lieux,
Eprouvez encor sa puissance.

Mon Prince en vous donnant vous rend plus pré-
cieux.

Dédiés autrefois avec magnificence
A l'Amour, à ce Dieu, Maître de tous les Dieux,
Soyez-le désormais à la Reconnoissance.



A M. DE VOLTAIRE,

Le jour de sa Fête, à Ferney.

A LA Fête d'un Souverain,
Le gala de la Cour pour lui seul a des charmes;
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs a fait couler des larmes.
Vous avez un autre destin :
Chaque mort de la vôtre a le droit de nous plaire ;
Et quand on célèbre VOLTAIRE,
C'est la fête du genre-humain.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur sa Convalescence à Paris.

LE dernier souffle de la vie
Etoit prêt à vous échapper ;
Mais respectant votre génie,
La mort a craint de vous frapper.
Soixante ans, on a vu l'Histoire
Marquer vos jours par vos succès :
Vous vivrez encor pour la gloire
Et pour l'honneur du nom François.

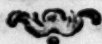
Vous avez, dès votre jeune âge,
Conquis le sceptre des talens;
Et vous y joindrez l'avantage
De le garder jusqu'à cent ans.

Les Adieux de M. DE VOLTAIRE.

ADIEU, mon cher Tibulle, autrefois si volage
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté, comme au bord du Lignon,
Et dont l'amour a fait un sage.
Des Champs-Élyséens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encor embelli, pour l'honneur de notre
âge,
Les enfans d'Henri quatre & ceux du grand
Condé.
Combien vous m'enchantez, Muses, Grâces
nouvelles,
Dont les talens & les écrits
Seroient de tous nos beaux-esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Ces tartuffes affreux, ces insolens Zoïles.
J'ai passé : de la terre ils étoient disparus.
Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple
aimable,

Instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable ;
 Il est né pour aimer. L'élite des François
 Est l'exemple du monde, & vaut tous les Anglois.
 De la société les douceurs desirées
 Dans vingt Etats puissans sont encor ignorées.
 On les goûte à Paris ; c'est le premier des arts.
 Peuple heureux ? il naquit, il regne en vos rem-
 parts.
 Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
 Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
 A ces antres glacés où la nature expire.
 Je vous regretterois à la table des Dieux (*).

:(*) On ne peut remarquer sans attendrisse-
 ment, que voilà les derniers vers qu'ait faits
 M. de Voltaire.



R É P O N S E.

QUAND la Ville & la Cour vous portent leur
hommage,
Et qu'un peuple enchanté vous porte dans ses
bras ;

Quand vous voyez devant vos pas
Le respect & l'amour peints sur chaque visage ;
Quand des pleurs de tendresse échappés de nos
yeux

Ont arrosé votre passage :

Vous voulez nous quitter ! & vous fuyez ces lieux
Où l'on adore votre image !

Le François , autrefois si léger , si volage ,
Cesse de l'être en vous aimant.

Heureux législateur de ce peuple charmant ,
Ainsi que ses plaisirs ses mœurs sont votre
ouvrage.

Oui , vous avez changé Paris ;
Couronné , soixante ans , des mains de Mel-
pomene ,

Par vos chefs-d'œuvres sur la Scène ,
Vous avez , soixante ans , éclairé les esprits.
De tous côtés la gloire vous assiège ;
Mais l'amitié pour vous n'a-t-elle point d'at-
traits ?

Maître de tous les cœurs , ah ! restez à jamais

Au

Au milieu d'un si beau cortege.
 Les Welches d'autrefois sont devenus François.
 Ces changemens sont grands, mais c'est vous
 qui les faites.
 Soyez témoin de vos succès,
 Et jouissez de vos conquêtes.

É P I T R E

A B E L L E E T B O N N E.

BELLE & BONNE, c'est votre nom;
 C'est le nom que vous donne un Sage :
 Il peint vos traits, votre raison,
 Votre cœur & votre visage.
 Vous tenez par un nœud plus saint
 A l'Apollon qui vous baptise.
 Quand, victime offerte & soumise,
 Votre front alloit être ceint
 Du triste bandeau d'Héloïse;
 Quand la grille du repentir
 Alloit vous ravir à ce monde;
 Quand vous alliez vous engloutir
 Au fond d'une prison profonde.
 C'est lui qui, voyant vos appas,
 Votre douceur, votre jeune âge,
 Ferma l'abyme sous vos pas;
 Et, pour vous sauver du naufrage,

C'est lui qui vous tendit les bras.
D** fit plus encor peut-être ;
Son esprit juste, aimable & doux ,
Vous apprit sans peine à connoître
Le monde, & vos devoirs, & vous.
Dans cette agréable retraite
Où vous coulez vos heureux jours,
On voyoit que vous étiez faite
Pour vous conduire dans les Cours ;
Pour briller avec modestie ,
Sans prétentions, sans détours ,
Sans vanité, sans jalousie.
Mais il vaudroit encor bien mieux
Qu'un mortel, comme vous sincere ,
Charmé de votre caractère
Tout autant que de vos beaux yeux ,
Sût vous chérir & fût vous plaire ;
Et qu'un respectable lien
Que les Cours ne respectent guere ,
Fût votre bonheur & le sien.



*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur
son mariage avec Mademoiselle DE
VARICOUR, au Cbâteau de Ferney.*

FLEUVE heureux du Léthé ! j'allois passer
ton onde

Dont j'ai vu si souvent les bords.

Lassé de ma souffrance, & du jour, & du
monde,

Je descendois en paix dans l'empire des morts;

Lorsque Tibulle & Délie

Avec l'Hymen & l'Amour

Ont embelli mon séjour,

Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux;

La Parque a renoué ma trame désunie;

Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,

A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,

A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle,

Et vous osez dans ma cellule

Goûter de pures voluptés :

Des petits-maîtres emportés,

Gens sans pudeur & sans scrupule,

Dans leurs indécentes gaités,

Voudront tourner en ridicule

La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la fri-
ponne,

La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,

Qui séduit tant de monde, & qui n'a point
d'amant,

Vaut mieux que la Vénus & tendre & raison-
nable

Que tout homme de bien doit servir conf-
tamment.

Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.

Du véritable amour établissez l'empire,
Les beaux-esprits Romains ne le connoissoient
pas.



ÉPITRE

A TIBULLE.

SALUT au Tibulle François,
Qui d'un élu menant la vie,
Adorant de jeunes attraits,
A pris exprès femme jolie,
Pour être fidele à jamais,
Et dérouter la calomnie;
Au Tibulle enfin d'aujourd'hui,
Qui par ses mœurs & par son style,
Sera digne en logeant Virgile,
De gagner le ciel avec lui.
Grace à des vœux tels que les vôtres,
A vos discours insinuans,
A votre esprit plein d'agréments,
Ce grand homme enfin est des nôtres!
Recevez-en nos complimens.
Qu'on ne vante plus le Parnasse
De Monsieur Titon du Tiller,
C'est chez vous à présent qu'il est,
Il n'est rien qu'Apollon n'efface.
Au-lieu de ce Jura vanté
Qui représentant son génie,
En a la hauteur infinie,
La brillante variété;
Et de qui la tête chenue

Va braver avec majesté
Les foudres roulans dans la nue :
Au-lieu de ce lac dont les vents
Respectent l'onde & le rivage ;
Et qui , par ses flots imposans ,
Sembloit lui retracer l'image
Du cours glorieux de ses ans :
Déjà paroissent à sa vue
Tous les états & tous les rangs ,
Des curieux , petits ou grands
La tumultueuse cohue ,
Nos Socrates , nos élégans ,
Le Clergé , les deux Comédies ,
Les deux Opéra s'embrassans ;
Des fourmillières de talens ;
Les Sectes feignant d'être amies ;
L'admiration en camail ,
En jupe , en froc ; des amphibiés
L'air gauche , l'esprit en travail ;
En un mot , Paris en détail ,
Et la foule de nos génies.
Je crois pourtant qu'il faut au moins ,
En lui sauvant quelque audience ,
Épargner à sa bienveillance
L'importunité , l'affluence
De cent inutiles témoins ,
Qui , fatiguant sa complaisance ,
Lui donneroient , malgré leurs soins ,
Dix ans de plus par leur présence.
Pour moi , tenez , je vous le dis ,

A ses yeux je n'ose paroître ,
 J'ai la frayeur d'un étourdi
 Qui fit quelque niche à son maître ,
 Mais c'est un fâcheux souvenir ;
 Si j'eus des torts passons-les vite ;
 A Virgile il faut revenir ,
 Gloire soit aux lieux qu'il habite.
 S'il voit parmi nous des accès
 De raison & d'extravagance ,
 Des politiques sans projets ,
 Ou des Erudits sans science ,
 Des femmes docteurs en plumets ,
 Et des maris sans conséquence ,
 Et des ridicules tout frais ,
 Et ces jeux d'une longue enfance
 Qui vont nous berçant pour jamais ;
 Il peut y voir en récompense
 Les plus agréables objets :
 Une Nymphé qui sur ses traces
 Fixant les Ris & les Vertus ,
 Suspend la guirlande des Grâces
 Au trône d'un jeune Titus ,
 La beauté par qui la couronne
 Paroit chaque jour s'embellir ,
 Et dont les charmes font chérir
 Le pouvoir que le rang lui donne.
 Nous rappelant *Alain Chartier*
 Cet Orateur digne d'envie (*)

(*) Marguerite d'Écosse baïsa pendant qu'il

Et très-malin de son métier ;
Puisse-t-il un jour sommeiller
Dans quelque coin de galerie ,
Et là recevoir un baiser ,
D'une bouche fraîche & jolie
Qui veuille le récompenser
De son éloquente magie ,
Du don de peindre , de penser ,
Et d'être Dieu pour sa patrie !
Puisse-t-il alors à pleins flots
Puiser aux sources de Jouvence ,
L'oubli des ans , l'oubli des maux ,
Se renouveler pour la France ,
Cueillir le fruit de ses travaux ,
Et rendre aux vœux d'une autre Athene ,
De lui justement occupés ,
Dans le Sophocle de la scène ,
L'Anacréon de nos soupers ! (*)

dormoit, Messire Alain, parce qu'il étoit bon Orateur ; il n'eut jamais, dit-on, un réveil plus éloquent.

(*) Cette jolie Piece a été depuis changée, dénaturée par l'Auteur, qui crut devoir attribuer à M. le Marquis de V.... la froideur avec laquelle le reçut M. de Voltaire.

V E R S

*Faits à Sellières, sur le Tombeau de
M. DE VOLTAIRE.*

LE voilà ce grand homme, accablé par la
gloire !

Les Muses sont en pleurs ; tous les Arts sont
en deuil.

Dans le nord on élève un temple à sa mé-
moire ;

Au fond de ces déserts, il n'a pas un cercueil !

O tombe que j'embrasse ! ô vénérable terre !

Terre, qui sous mes pas as paru tressaillir !

Ouvre-toi. Que ne puis-je en mon sein re-
cueillir

Les restes précieux qu'enferme cette pierre !

Dans ces lieux dont trente ans il fut le bien-
faiteur,

Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre !

Privé de ces devoirs que je ne peux lui rendre,

Je vais les consoler en y portant son cœur.

LE VOYAGEUR
ET L'HABITANT DE FERNEY.

*Dialogue sur le Tombeau de M. DE
VOLTAIRE, à Ferney.*

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-MOI l'asyle touchant
Où devoit reposer la cendre de Voltaire ?

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en'approchant.

Sa tombe est sous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Dans ce lieu solitaire !
Quoi ? cet informe amas de cailloux entassés
Devoit donc contenir sa dépouille mortelle !

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas ! tous les yeux em-
pressés,

Quand sa mémoire est éternelle,
Auroient lu son nom ; c'est assez.

LE VOYAGEUR.

Comment le possesseur de sa naissante ville,

Lui rendant un honneur nouveau ,
N'a-t-il pas de lauriers entouré cet asyle ?

L' H A B I T A N T .

Voltaire , des humains la gloire & le flambeau ,
Méritoit les honneurs suprêmes ;
Et s'il étoit dans ce tombeau ,
Les lauriers y croistroient d'eux-mêmes.

A M. DE LA HARPE,

Après avoir lu son Eloge DE VOLTAIRE.

P L U S grand qu'Homere & qu'Euripide ,
Plus grand que l'Auteur de Cinna ,
Celui que ta main dessina ,
Fut long-temps ton maître & ton guide ;
Mais héritier de ses crayons ,
Tu l'es aussi de son génie.
Sa gloire a désarmé l'envie ,
Et t'a couvert de ses rayons.
D'une touche brillante & fiere ,
Tu fais le peindre , & l'égalér.
Tu consolerois de Voltaire ,
Si l'on pouvoit s'en consoler.

RÉPONSE

De Monsieur DE LA HARPE.

L'AMOUR-PROPRE & votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir
m'alarme.

Sans doute on fait flatter dans le sacré vallon,
Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.
Dans un piège si doux on se laisse attirer.

Votre style séduit l'oreille qu'il caresse ;
La louange est, dit-on, le nectar du permesse,
Et vous savez le préparer.

Ma raison m'en défend ; seule elle vous résiste :
Elle vous répond en deux mots :

Vous avez aimé le héros ,

Vous flattez le panégyriste.

Mais le héros n'est plus : pour dernière faveur,
Le ciel qui de ses dons le fit dépositaire ;

Le ciel ne voulut à Voltaire

Refuser rien qu'un successeur.

Ce grand homme en vos mains mit son seul
héritage ;

C'est l'objet adoré digne de votre hommage ,
Dont ses soins paternels commençoient le
bonheur :

Et vous jouissez de l'honneur

D'achever son plus bel ouvrage.

VERS

V E R S

*A M. le Marquis DE VILLETTE, après
son acquisition de la Terre de Ferney-
Voltaire.*

AINSI dans tes vallons, Ferney, réduit
tranquille ,
On trouve le bonheur inconnu dans les-cours.
Dans la maison du grand Virgile
Tibulle va couler ses jours ;
Et ce lieu désormais sera le double asyle ,
Et des Muses & des Amours.



REQUÊTE

*A M. NECKER, Directeur-Général des
Finances, pour les Habitans de Ferney-
Voltaire.*

TOI, qui fus dans nos cœurs ranimer l'espé-
rance ;

Toi, qui rends aujourd'hui son crédit à la France ,
Qui penses en Caton ; qui, ferme en ton devoir ,
Te conduis à la Cour sans crainte & sans espoir :
NECKER , permettras-tu que de ces bords sauva-
ges ,

Où tes Concitoyens sont plus heureux que sages ,
Du sein de ces rochers , reste affreux du chaos ,
Où le Rhône en grondant fait écumer ses flots ;
Et d'où cent monts blanchis sur l'abîme de l'onde
Figurent à nos yeux les murailles du monde ;
Trois mille infortunés devenus orphelins ,
Te parlent par ma voix , & te tendent les mains.
Moitié fils de Calvin , & moitié fils de Rome ,
Leur sort , pour bienfaiteur est d'avoir un grand
homme ,

Un grand homme le fut ; son esprit créateur
Faisant de son domaine un asyle au malheur ,
Assembla sous ses yeux les arts en colonie.
C'est à toi d'achever l'œuvre de son génie ;

A toi de consoler , d'affermir à jamais
 Ce peuple d'Artisans conquis par ses bienfaits.
 La mort , l'affreuse mort l'enleve à cette rive ,
 Mais il vit dans ton cœur ; entends sa voix plain-
 tive.

Il t'implore pour eux. L'ombre de ses lauriers ,
 Tandis qu'il a vécu , couvroit leurs ateliers.
 Privés de leur soutien , l'état devient leur pere :
 Rends-les heureux du bien que ta sagesse opere,
 A force de bienfaits , montre-leur qu'il est doux
 De vivre sous un Roi qui ne vit que pour nous :
 A force de bienfaits , attache à la Patrie
 Leurs talens , leurs travaux , leur cœur , leur in-
 dustrie.

Colbert qui parmi nous appella les beaux arts ;
 Colbert auroit sur eux arrêté ses regards.
 Tous les soins à la fois occupoient sa grande ame ;
 Le même esprit te meut , le même amour t'en-
 flamme :

Les enfans de l'Etat te sont chers comme à lui :
 Ministre & Citoyen , tu seras leur appui.
 Souviens-toi que ta plume avec tant d'énergie
 Nous a peint son esprit , ses vertus , son génie ;
 Que le temps de nos cœurs ne pourra l'effacer :
 Qui le loua si bien , devoit le remplacer.
 La France lui dut tout : il sera ton modele.
 Terray l'aimoit pour lui ; tu l'aimeras pour elle.
 Dès long-temps on t'a vu , nourri de ces leçons ,
 Te montrer hautement protecteur des moissons.
 Tu défendis le peuple ; & ce peuple qui t'aime ,

Eut du pain par justice , & non pas par système :
 Ton système est celui de faire des heureux.
 Qu'au Nord de l'Amérique un despotisme affreux
 Sème le désespoir , le meurtre & le carnage ,
 Ecrafe & foule aux pieds un peuple libre & sage ;
 Ces crimes , ces horreurs , hélas ! sont quel-
 quefois

Les maux qu'ont fait germer les Ministres des
 Rois :

Mais qu'un Edit touchant , dicté par la sagesse ,
 Arrosé dans nos mains de larmes de tendresse ,
 Nous montre le bonheur éclos sur le Berry ,
 Comme un Dieu bienfaisant son auteur est chéri ,
 Et les François pour lui n'ont qu'une voix qui
 crie ,
 Qui le bénit , l'admire , & qui le remercie.

V E R S

Écrits au bas du Compte-Rendu,

Des Ministres de la Finance ,
 Que l'on connoît sans les nommer ,
 Voici quelle est la différence :
 Ils nous avoient du Roi fait craindre la puissance ,
 Et celui-ci la fait aimer ,

LETTERS DIVERSES.

LETTRE

*De M. DE VOLTAIRE à M. le Marquis
DE V***.*

Ferney, 15 Mars 1765.

Vous savez penser comme écrire :
Les Grâces avec la Raison
Vous ont confié leur empire.
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre :
Tandis que les fleches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est Dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé :
Il l'est quand son brillant visage

Rallume le jour éclipse ;
Mais entre les genoux d'Iffé,
Je le crois Dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur,
mérite vos jolis Vers, plus il vous en
doit de remerciemens. Il s'intéresse vive-
ment à vous ; il connoît tout ce que vous
valez.

Les erreurs & les passions
De vos beaux ans sont l'apanage,
Sous cet amas d'illusions,
Vous renfermez l'ame d'un Sage.

Je vous retiens pour un des soutiens
de la philosophie. Je vous en avertis,
vous serez détrompé de tout ; vous se-
rez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux & sociable,
Ce n'est pas assez, croyez-moi :
C'est pour autrui qu'on est aimable,
Mais il faut être heureux pour soi.

Nous avons une cellule nouvelle , &
nous en bâtissons une autre : vous savez
combien vous êtes aimé dans notre Cou-
vent, &c.

A U M Ê M E.

Ferney, 7 Juin 1765.

Vous êtes encore plus aimable que je ne disois. M. de la Harpe vient de me donner votre paquet. Votre Lettre me fait plus de plaisir que le Testament que vous m'envoyez. Il se pourra bien faire que vous aspiriez un jour à l'honneur d'être pere de famille, & que vous soyez Docteur *in utroque jure*. Ce sera à vous de voir s'il vaut mieux vivre en philosophe que de donner des enfans à l'Etat. C'est une grande question qu'il ne m'appartient pas de décider.

Je suis infiniment touché de la bonté que vous avez eue de me confier le Testament, je le trouve furieusement noble.

Non, je ne me flatte pas de vous voir à Ferney, c'est un bonheur qui passeroit mes espérances. Comment pourrez-vous aller dans votre terre de Bourgogne, au milieu des affaires dont vous devez être

furchargé? J'ai peur que vous n'attendiez la tenue des Etats, car il faudra bien venir vous faire recevoir, & prendre séance. C'est alors que j'oserois compter sur la plus grande consolation que je puisse recevoir en ma vie. M. de la Harpe partageroit bien ma joie. Je vous assure que je ferai votre paix avec M. de Ximenès, cela ne sera pas difficile; il fait trop ce que vous valez pour être long-temps fâché contre vous.

Le Parlement de *** n'a point du tout envie de se démettre; il n'a démis que nos vaches, auxquelles il a défendu par un Arrêt solennel, d'aller paître dans la Franche-Comté. Elles ont eu beau présenter leur requête, & faire valoir la maxime d'Aristote : Que chacun se mêle de son métier, les vaches seront bien gardées; on les a condamnées au bannissement du ressort du Parlement.

Vous ne devez rien à M. D***, tous vos comptes sont faits. Je souhaite que ceux de l'extraordinaire des guerres se rendent aussi promptement, & que vous soyez débarrassé au plus vite de tout ce

tracas qui n'est fait ni pour votre humeur, ni pour vos graces.

Adieu, très-aimable Maréchal-des-Logis ; puisse quelque jour mon heureuse destinée vous ramener dans ma chaumière. Tout ce qui est à Ferney vous est presqu'aussi tendrement attaché que le vieux malade.



A U M Ê M E.

A Ferney, le 8 Juillet 1765.

LE vieux malade de Ferney présente ses très-tendres respects au jeune malin-gre de l'Hôtel d'Elbeuf. Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la Médecine, & que vous passez votre temps entre les ragoûts & les drogues ; cela rend mélancolique , mais cela fait aussi un grand bien , car on en aime mieux son chez soi ; on réfléchit davantage , on se confirme dans sa philosophie , on fait moins de cas du monde , & dès qu'on a un rayon de santé , on court au plaisir. Une telle vie ne laisse pas d'avoir son mérite : les malingres ont de très-beaux momens.

Permettez-moi encore , Monsieur , d'abuser de votre bonté , & de vous recommander cette Lettre pour M. d'Alembert. Il faut que l'air de Ferney ne soit pas bon pour les Tragédies : l'Auteur de

Warwick n'a pas encore fait une pauvre petite Scene. Je serai bien honteux s'il sort de chez moi sans avoir travaillé. Si la Piece étoit prête , nous la jouerions. Je crois vous avoir dit que Madame Denis m'ayant demandé une grande salle pour repasser son linge , je lui avois donné celle du Théâtre ; mais après y avoir pensé mûrement , elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale , & jouer la Comédie. Elle a rebâti le Théâtre , & demain on joue Alzire , en attendant Warwick , & en attendant aussi Mademoiselle Clairon , qui peut-être ne viendra point.

Puissiez-vous , Monsieur , visiter bientôt vos terres de Bourgogne ; nous vous donnerons la Comédie , & vous ne ferez pas mécontent de Madame Denis. Je suis si vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'est grand dommage ; car je vous avoue modestement que je jouois Lufignan beaucoup mieux que Sarrazin.

Lorsque vous ferez votre tournée , mandez-nous quels rôles vous voulez. Vous devez être un excellent Acteur , si

vous êtes sur le Théâtre comme à souper ; & je vous soupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire. Conservez-moi une amitié que je mérite par mes très-tendres sentimens pour vous.



A U M Ê M E.

5 Août 1765.

(*Car je n'aime pas mieux Août que
cul-de-sac. Cela est trop Welche.*)

LES inflammations de poitrine, Monsieur le Marquis, nuisent beaucoup au commerce de Lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela votre jolie Lettre du 4 Juillet, vos très-agréables Vers, votre charmante imagination m'auroient animé, & je vous aurois dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent. Mais en même-temps je vous trouve une des plus sages d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une Epître Dédicatoire. M. de la Touraille, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont

bien flatté mon goût. Il vous aime, & il est digne de vous aimer. Vous avez là un bon second auprès de M. le Prince de Condé. Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le Public, & que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connoissez très-bien vos gens :

C'est un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans.

Votre esprit vous a rendu sage :

Si je le suis, c'est par mon âge,

Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle Clairon est chez moi. Il y avoit dix-sept ans que je ne l'avois vue. Elle n'étoit pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a créé son art. Elle est unique. Il est juste qu'elle soit persécutée à Paris. Tout ce que vous m'avez appris, & tout ce qu'on m'a dit augmente ma passion pour la retraite, celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez-vous que je confie à vos bontés ce Billet pour frere d'Alembert.

A U M Ê M E.

Ferney, premier Sept. 1765.

IL y a long-temps, Monsieur, que je médite de vous écrire. Le séjour de Mademoiselle Clairon m'a un peu dérangé, & après son départ il a fallu réparer le temps que les plaisirs avoient dérobé à ma philosophie. Je ne connoissois point le mérite de Mademoiselle Clairon; je n'avois pas même l'idée d'un jeu si animé & si parfait. J'avois été accoutumé à cette froide déclamation de nos froids Théâtres, & je n'avois vu que des Acteurs récitant des Vers à d'autres Acteurs dans un petit cercle entouré de petits maîtres.

Mademoiselle Clairon m'a dit que ni elle ni Mademoiselle Dumefnil n'avoient déployé l'action dont la scène est susceptible, que depuis que M. le Comte de Lauraguais a rendu au Public assez ingrat, le service de payer de son argent, la liberté du Théâtre, & la beauté du

spectacle. Pourquoi nul autre homme que lui n'a-t-il contribué à cette magnificence nécessaire ; & pourquoi ce même Public s'est-il plus souvenu de quelques fautes de M. de Lauraguais que de sa générosité , & de son goût pour les arts ? Les torts qu'un homme peut avoir dans l'intérieur de sa famille , ne regarde que sa famille. Les bienfaits publics regardent tous les honnêtes gens. Alcibiade peut avoir fait quelques sottises ; mais Alcibiade a fait de belles choses : aussi le préfère-t-on à tous les citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.

Je ne fais pas encore quelle espece de vie vous menerez ; mais comme je ne vous ai vu faire que des actions généreuses ; comme vous avez un cœur sensible & beaucoup d'esprit , & que par dessus tout cela vous allez être très-riche , vous devez bien vous attendre qu'on épluchera votre conduite. Vous vous trouverez entre la flatterie & l'envie ; mais j'espère que vous vous démêlerez très-habilement de l'une & de l'autre. Pardonnez à ma petite morale.

Je ne vous envoie point les versicules faits en l'honneur de Mademoiselle Clairon ; on en tira quelques exemplaires. Mademoiselle Clairon en emporta une moitié , mes nièces se jetterent sur l'autre ; je n'en ai pas à présent , Dieu merci , une seule copie. Dès que j'en aurai recouvré une , je vous l'enverrai. Mais en vérité toutes ces bagatelles ne sont bonnes qu'aux yeux de ceux pour qui elles sont faites. Elles sont comme les chansons de Table , qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.

Je vous remercie de toutes vos nouvelles. Souvenez - vous toujours de la bonne cause : ce n'est pas assez d'être philosophe , il faut faire des philosophes.

Si vous voyez M. le Comte de la Touraille , ne m'oubliez pas auprès de lui. Il me paroît avoir bien de la raison , de l'esprit & du goût ; cela n'est pas à négliger.

A U M Ê M E.

Ferney, ce 11 Décemb. 1765.

JOUVRE une caisse , Monsieur , j'y
vois , quoi ? moi-même en personne ,
destiné d'une belle main.

Je me souviens très-bien que ,

Ce morrel , beau comme le jour ,
Soutien de l'amoureux empire ,
A dans mon champêtre séjour
Destiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire.
En vérité c'étoit l'Amour
S'amusant à peindre un Satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me
fait terriblement montrer les dents ; cela
fera soupçonner que j'en ai encore. Je
dois au moins en avoir une contre vous ,
de ce que vous avez passé tant de temps
sans m'écrire.

Bérénice disoit à Titus :

Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.

Je pourrois vous dire :

Écrivez-moi plus souvent & ne me peignez point.

Mais si je suis flatté de votre galanterie, je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le Peintre, & je pardonne au Graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Dii tibi formam

Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y sur-tout la santé, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles, quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos Vers, & je ne vous démentirai jamais.

A U M Ê M E.

Ferney, le 20 Septemb. 1766.

JE vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard malade & inutile, long-temps pénétré dans sa retraite de l'affliction la plus profonde; mais je ne vous pardonne pas de vous livrer au Public, qui cherche toujours une victime, & qui s'acharne impitoyablement sur elle; on ne vous dit peut-être pas à quel point il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous serez malheureux si vous ne vous dérobez pas à l'envie & à la malignité; & je vous répète que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous foyez sûr.

Vous vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joués. J'aimerois mieux qu'on vous eût volé deux cent mille francs que de vous voir déchirer par les har-

pies de la société qui remplissent le monde. Il faut absolument que vous sachiez que tout cela a été poussé à un excès qui m'a fait une peine cruelle ; on dit : voilà comme sont faits tous les petits philosophes de nos jours. On clabauda à la Cour, à la Ville ; vous sentez combien mon amitié pour vous en a souffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuse, & vous vous obstinez à gâter tout ce que la nature & la fortune ont fait en votre faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grace que vous soyez heureux. Je ne veux pas qu'un beau diamant soit mal monté. Pardonnez ma franchise ; c'est mon cœur qui vous parle, il ne vous déguise ni son affliction ni ses sentimens pour vous, ni ses craintes. Je vous aime trop pour vous écrire autrement ; Madame Denis pense absolument de même ; quiconque s'intéressera à vous, vous dira les mêmes choses.

Pardonnez encore une fois aux sentimens qui m'attachent à vous.

A U M Ê M E.

Ferney, ce premier Décemb. 1766.

J'AI une plaisante grace à vous demander, Monsieur; je remarquai, lorsque vous me faisiez l'honneur d'être dans mon taudis, que vous ne soumettiez jamais votre joli visage à la savonnette, & au rasoir d'un Valet-de-Chambre qui vient vous pincer le nez, & vous échauder le menton. Vous vous serviez de petites pincettes fort commodes, assez larges, armées d'un petit biseau qui embrasse la racine du poil sans mordre la peau. J'en use comme vous, quoiqu'il y ait une prodigieuse différence entre votre visage & le mien; mais il faut que cet art soit bien peu en vogue, puisque je n'ai pu trouver ni à Geneve, ni à Lyon, une seule pince supportable, il n'y en a pas plus que de bons livres nouveaux. Je vous demande en grace de vouloir bien ordonner à un de vos gens

de m'acheter une demi-douzaine de pinces semblables aux vôtres. Il n'y auroit qu'à les envoyer dans une lettre à M. Tabareau, en le priant de me les faire parvenir à Geneve.

Il est vrai que voilà une commission bien ridicule. J'aimerois bien mieux pincer tous les mauvais Poëtes, tous les calomniateurs, tous les envieux, que de me pincer les joues. Mais enfin, j'en suis réduit là. Je suis comme les habitants de nos Colonies qui ne savent plus comment faire quand ils attendent de l'Europe des aiguilles & des peignes. Enfin les petits présens entretiennent l'amitié; & je vous serai très-obligé de cette bonté.

A U M Ê M E.

17 Mai 1777.

LE vieux Malade de quatre-vingt-trois ans, affligé d'un reste d'apoplexie, qui le mene au pays où est descendu Cathérin Fréron, a été bien consolé par le souvenir & par la Lettre de M. le Marquis de Villette. Soit qu'il vive ou qu'il meure, M. de Villette aura dans deux mois son quantieme du mois avec répétition, & belle boîte d'or de couleur, dont le centre sera garni d'une figure en émail très-ressemblante. Le tout coûtera vingt-cinq ou vingt-six louis.

Le Malade qui n'a guere la force d'écrire, ni de dicter, fait ses tendres complimens à M. le Marquis de Villeveille & peut-être ses derniers adieux. Il y a eu un Reclus, nommé M. de Lille de Sales, en faveur de qui M. de Villette a fait une belle action; je n'en suis pas surpris. Je ne le suis pas non plus de la persécution qu'il éprouve; elle est digne des Welches.

AU

A U M Ê M E.

24 Sept. 1777, A Ferney.

QUAND l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare s'écrivoient des billets en Vers, soit pour aller souper au Temple ou à St. Maur, on n'imprimoit point leurs billets dans le Mercure Galant, les Cafés de Paris ne devenoient point les confidens & les juges de leurs amusemens. Enfin, on ne les exposoit point aux impertinens discours de la canaille de la Littérature, plus insolente & plus dangereuse que la canaille des Halles : il eût été à souhaiter que M. le Marquis de Villette, qui écrit comme les Chaulieu & les la Fare, dans leur bon temps, n'eût pas prodigué sa charmante facilité à un Public toujours très-malin, très-injuste, & dont il faut toujours se garder comme de la morsure des singes.

Un pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, alité depuis trois mois, mou-

rant & ne devant écrire que son testament, ayant eu la foiblesse & la hardiesse de répondre aux Vers charmans de M. le Marquis de Villette, sur les mêmes rimes, & non pas avec le même agrément, ne devoit pas en être puni, & être condamné au Mercure.

Ce Mercure, tout Mercure qu'il est, est feuilleté par les Dames de la Cour comme par les Dames de la rue St. Denis. Le petit mot *de je ne crains point qu'une coquine*, est relevé dans les deux tripots, avec toute la charité qu'on y connoît.

Il y a des conjonctures où ces petites méchancetés sont très à craindre, & malheureusement ce vieux malade est dans le cas.

La chose est faite, il n'y a plus de remède, la seule pénitence est de venir chez le bonhomme, avec le Marquis de Villevieille, d'assister à son extrême-onction, & de lui dire un *de profundis* en *ine* aussi joli que sa charmante lettre.

A U M Ê M E.

A Ferney le 8 Décemb. 1777.

(*) LE vieux Malade très-mortel ,
au brillant & solide Auteur du panégy-
rique de la pitié.

Oui , la pitié est un don de Dieu.
Oui , son Panégyriste a raison , & d'au-
tant plus qu'il est très-éloquent ; car s'il
ne l'étoit pas , à quoi serviroit-il d'avoir
raison ?

Oui , la pitié est le contrepoison de
tous les fléaux de ce monde. Voilà pour-
quoi Jean Racine prit pour sa devise ,
dans l'Edition de ses Tragédies , *Phobos
kai cleos , crainte & pitié*. Voilà pour-
quoi on dit à notre Messe latine le Kyrie
eleison des Grecs. Tous les Prédicateurs
cherchent à inspirer la pitié pour les

(*) Cette lettre a été adressée à M. de L*** ,
Maître des Requêtes , homme de beaucoup
d'esprit , & fort instruit.

pauvres & pour les malheureux : & la plupart de ces Orateurs même font pitié.

L'illustre maître de l'assemblée littéraire & fraternelle fera toujours plutôt envie que pitié.

Si je pouvois dans mon triste état faire un voyage à Paris, mon plus grand desir seroit que le Panégyriste de la pitié en eût un peu pour moi.

Pour Monsieur le Marquis de Villette il est sans pitié pour sa nouvelle conquête, & ne lui donne pas le temps de respirer.

*Post-scriptum d'une Lettre de M. DE
VOLTAIRE à Madame la Marquise
DASI.*

LES deux heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur; Mademoiselle de Varicour a bien voulu être ma fille quelque temps; Madame de Villette jouit d'un sort plus beau, elle est votre niece, & j'ose vous assurer qu'elle en est très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon esprit & les graces.

Mon âge & mes maladies m'empêcheront de vous faire ma cour ; mais rien n'altérera la sensibilité & le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

VOLTAIRE.



L E T T R E

*De M. le Marquis DE VILLETTE,
à Monsieur ***.*

Ferney le....

P U I S Q U E vous n'arrivez pas , m^{on} cher Marquis , il faut bien que je recommence mes écritures ; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avois à vous raconter.

D'abord le miracle d'Amphion se renouvelle à Ferney ; c'est une espece d'enchantement. Les richesses & la population y augmentent au point que M. de Voltaire a obtenu garnison. Il s'est aussi déterminé à chasser les Jésuites de ses Etats , il a renoncé à Pere Adam & aux Echecs.

Orphée-Laborde demande un terrain pour bâtir , il viendra tous les ans avec son Euridice & son Violon.

Le Patriarche a autant d'argent que de

gloire, il a enfoui des trésors dans sa nouvelle Ville; nous l'engageons à demander au premier Ministre qu'elle prenne le nom de Voltaire, & certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à sa requête.

Il m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand Ouvrage qu'il appelle *son Testament*; quel mourant! il se porte mieux que nous, & son inaltérable gaité nous le promet encore pour longues années.

Je conçois que vous ayez grande envie de voir Belle & Bonne; c'est l'Ange gardien du Patriarche; elle est devenue nécessaire à son existence; les soins & les caresses qu'elle lui prodigue, l'air pénétré dont il baise les mains de cette jolie gouvernante; vous ne sauriez vous imaginer, combien ce tableau est touchant; c'est Anacréon servi par les Grâces.

Comme elle est grande & bien faite, & qu'elle a le maintien le plus noble & le plus décent, il cherche souvent à la mettre en représentation.

„ Illam quidquid agit, quoquò vestigia movit,

„ Componit furtim, subsequiturque decor. „

Tib.

C'est la parure du Sallon.

Sans embarras elle fait faire,

Et le rôle de ménagere,

Et les honneurs de la maison :

Aussi fraîche que la Nature,

Aussi simple que ses attraits,

Vous la prendriez, je vous jure,

Pour la fille de Périclès

Ou pour la niece d'Épicure.

Voilà des petits vers qui arrivent au bout de ma plume, mais qui ne valent pas ceux que le Prince de Ligne vient d'adresser à M. de Voltaire, ils ont eu un grand succès. Je ne fais s'il y a beaucoup d'Autrichiens de la trempe de celui-ci; mais il en faut convenir, il est difficile d'avoir plus d'esprit, plus de piquant & d'originalité, le maître l'a dit; ce sont ses propres paroles.

L E T T R E

A M. DE VOLTAIRE.

De Geneve.

EN vous voyant hier, Monsieur, avec ce *capot* de Corse, je me suis rappelé ces premiers Vers de l'Aminte.

- » Chi crederia che sotto humane spoglie
- » E sotto queste pastorali spoglie
- » Fosse nascosto un Dio.....

Il est vrai que mon attachement pour votre personne tient un peu du culte : si l'on peut m'accuser d'idolâtrie, ce ne fera pas au moins de Polithéisme.

J'ai bien vite couru à Geneve sans dire mot à personne, parce que je ne voulois pas manquer le S. R. ... que j'ai attaqué en face avec une lettre-de-change tirée à bout portant sur lui. Il m'a délivré cent louis en or de ducats, & je reviens plus fier que jamais au Château.

Il faut avouer que je vous conte là de
pauvres raisons ; quand on vous adore ,
quand on n'entretient que les Muses qui
sont si aisées à vivre , à quoi bon s'oc-
cuper d'argent ? Je fais bien que

Homere , cet homme divin ,
Dont on vante tant le génie ,
A mendié durant sa vie ;
Milton eut le même destin :
Et le favori de Thalie ,
Plaute , qui charma l'Italie ,
Finit ses jours dans un moulin.

Voilà de magnifiques exemples , mais le
nom seul de Voltaire est plus imposant
que tous ces noms-là. Je vois que le
plus grand Poëte qui ait jamais existé ,
est Seigneur de cent trente mille livres
de rente ; je vois que Newton, Bacon &
Séneque , aussi vos confreres , étoient
fort riches , avec cette différence , que ,
comme le dernier , vous n'affectez pas le
mépris des richesses.

Tout ce que vous m'écrivez , mon
cher Maître , me donne beaucoup de
courage ; heureusement pour vous je ne

prends pas les choses à la lettre, sans cela je ne vous enverrois mes petits Vers à ne plus finir; au reste, je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent, mais pour ce qu'ils valent.

- » Frivoles enfans du délire,
- » De l'art ils n'ont point l'ornement;
- » Le sentiment qui les inspire,
- » Peut-être en fait tout l'agrément?
- » Lui seul a le droit de les lire.

Je sens, Monsieur, qu'il faut être heureux pour soi, & je me propose d'aller m'établir à Ferney lundi prochain.

S'il vous prend jamais envie de ramener quelqu'un de vos ennemis les plus acharnés, permettez-lui, comme à moi, de vous approcher, de vous considérer dans votre intérieur domestique, les armes lui tomberont des mains, il ne pourra se défendre du sentiment de respect & d'enthousiasme que vous m'avez inspiré.

L E T T R E

A M. le Marquis DE VILLETTE.

MONSIEUR,

Vous ramenez dans Paris celui qui depuis long-temps fait les honneurs de la France., c'est donc à vous que je prends la liberté d'adresser cette Lettre pour M. de Voltaire ; elle n'en sera que mieux reçue , présentée par Horace à Virgile , & par Mummius à Lucrece. Je vous en demande très-humblement pardon ; je cede au sentiment de mon enthousiasme ; & que ne fait-on pas pour attirer un instant sur soi les regards du premier homme du monde.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L. Y. Curé de....

LETTRE

L E T T R E

A M. DE VOLTAIRE

G R A N D - H O M M E ,

Si au-lieu de vous écrire, je me présentois devant vous, vous me demanderiez très-poliment qui je suis, & quels sont mes titres pour venir vous voir? Je vous répondrois bien respectueusement, que je n'en ai point d'autres que celui d'élève, & même d'ami de M. de Cideville, depuis cinquante ans. Cette longue alliance avec le plus tendre de vos amis ne seroit-elle pas un titre précieux auprès de vous? S'il eût eu le bonheur de vivre jusqu'au 10 Février (*), jour à jamais mémorable dans nos fastes, de quelle joie n'auroit-il pas été ravi?

(*) M. de Voltaire arriva à Paris le 10 Février 1778.

La mienne eût été complète , en vous voyant tous les deux comblés des mêmes plaisirs. J'ai passé avec lui à Lاونay , trente automnes , & toujours je l'ai vu enflammé pour vous d'un enthousiasme qui brûle encore dans mon cœur.

Aussi-tôt que vos Lettres en Vers & en Prose étoient arrivées , il avoit la bonté de me les lire : Dieu-merci elles ne sont pas perdues , il les a léguées avec ses livres , ses ouvrages , & d'autres manuscrits à l'Académie de Rouen. Vous devriez bien presser notre Secrétaire d'en faire une collection digne d'être mise sous vos yeux. M. de..... a le malheur d'être Lieutenant-Criminel ; il n'en aura peut-être pas le temps , je me ferois un grand plaisir de m'en charger. Il faudroit , je crois , retoucher quelques-unes des réponses , sur-tout les Vers. M. de Cideville avoit de l'imagination ; mais souvent inégale , diffuse & peu correcte , comme vous saviez bien le lui dire. Je supprimerois avec courage ce qui paroîtroit défectueux à des amis d'un goût plus sûr que le mien.

Outre l'éducation littéraire que je tiens de lui, je lui ai des obligations essentielles; il m'a fait Curé de campagne, état dans le Clergé que vous aimez plus que les autres; en effet nous sommes des Prométhées subalternes chargés de faire descendre du Ciel des âmes pour nos brutes.

Cet état ne m'a point empêché de faire de la prose comme M. Jourdain. Vous avez entendu parler peut-être de l'idée de la Poésie Angloise, & même des Vers. Mon maître vous envoya, il y a près de cinquante ans, quelques épigrammes, celle-ci, par exemple, que vous avez citée :

Ce Livre est l'histoire secrete,
Si secrete, que pour lecteur,
Elle n'eût que son Imprimeur
Et Monsieur Dubois qui l'a faite.

Ce n'étoit qu'une plaisanterie sur le titre qui paroïssoit ridicule, Mais ayant lu depuis quelques pages de ce Livre, je fus assez content de voir que mon épigramme n'avoit plus tort.

Ce M. Dubois, bon Protestant, mais mauvais Ecrivain, se fâcha ; pour le calmer, je lui décochai un trait un peu trop méchant, il est vrai, mais j'étois bien jeune.

.....

.....

Le bon Dubois n'eut plus rien à dire, & puis il s'en alla *incognito*, dans le Paradis des Huguenots, le jardin aux choux. Vous vous rappelleriez peut-être aussi cette épigramme de 1733 :

Voici l'histoire de ce temps :

On bar un peu les Allemands.

Nos soldats sont des conquérans ;

Nos Généraux des fainéans :

Voltaire fait des vers charmans,

Fontenelle des riens savans,

Et Louis des petits enfans....

J'ai lu tout ce qu'on peut lire, puisque je vous ai lu tout entier. Vos productions sont une Bibliothèque universelle : elles nous guident par des raisons & des exemples dans la lecture des anciens & des modernes. M. de Cideville

m'a donné une édition bien précieuse, puisque les corrections & additions de la *Henriade* sont écrites de votre main. La jolie écriture ! vous excellez en tout. Je voudrois bien jouir de vos ouvrages, & m'y borner avant mon dernier jour, car j'ai soixante-sept ans, & je ne suis pas comme vous prédestiné.

Enchaîné dans ma Cure, me voilà noyé dans le *Ramazan* ou *Raman*, d'où je ne puis voir que de loin la terre promise. Mon cœur se réjouit quand je vous contemple d'ici, comme notre Patriarche, environné d'hommes & de femmes illustres, nés tous de votre génie.

Qu'il est tranquille mon bonheur !
Et que ma vie est solitaire !
Je n'ai point vu notre Empereur :
Ah ! que je voie au moins Voltaire.

Il est assez de Potentats :
Toute la terre en est remplie :
Un siècle entier ne produit pas
Souvent un Voltaire, un génie.

Nos plus beaux-esprits d'aujourd'hui
De son retour chantent la fête :

Il les réunit tous en lui ;
Tous leurs talens sont dans sa tête,

Avec le mérite de tous ?
Il a son mérite à lui-même :
Point de sot qui n'en soit jaloux ,
Point de grand homme qui ne l'aime.

L.... Y.... Curé de....

„ Attende à falsis Prophetis qui ve-
„ niant ad te in vestimentis ovium ;
„ intrinsecus autem sunt lupi rapaces....
„ Luc...

Ne leur parlez que par la fenêtre ,
comme le Roi de Prusse.

N'allez plus à pied dans Paris, je vous
en conjure,

J'attends Irene avec impatience.
Je me prosterne devant votre génie ,

GRAND-HOMME,

avec le siecle & la postérité.

FRAGMENT

*D'une Lettre de M. le Marquis DE
VILLETTE, à M. le Comte DE LA
TOURAILLE, Gentilhomme de Son
A. S. Monseigneur le Prince de Condé.*

TRÈS-DIGNE Gentilhomme du plus
brave & du plus aimable de nos Princes,
vous qui êtes le Tacite de l'histoire, qui
parez la raison de vos graces, & qui fer-
riez aimer la table à celui qui vit de
privations ; eh bien ! mon ami, ferons-
nous enfin débarrassés

- » Des propos éternels de ce brave guerrier ,
- » Qui n'a d'autre jargon que celui du métier ;
- » De nos derniers combats ennuyeux journaliste ,
- » Des morts & des blessés en poche il tient la
» liste :
- » Et ne parlant jamais que d'affauts , de blocus ,
- » De convois enlevés & de partis vaincus :
- » Ainsi , chez Pelletier , au parc d'artillerie ,
- » Il nous faut effuyer toute sa batterie ,
- » Boulet , bombe , mortier , fougasse , saucisson :
- » Tout son discours enfin sent la poudre à canon.

Cet illustre bavard me donne quelque idée de la métempsychose à laquelle jusqu'à présent je n'avois rien compris ; s'il n'est pas vrai que l'ame d'un homme puisse passer dans le corps d'une bête , au moins est-il bien prouvé que l'ame d'une bête peut entrer dans le corps d'un homme.

J'ai payé cher le souper le plus délicieux , j'ai pensé mourir la nuit dernière. Ce monde-ci n'est-il pas un vrai pot-pourri de contrariété , le même individu est à la fois Castor & Pollux.....

.... On m'assure que le Chevalier de *** a quitté l'armée tout-à-coup , parce que son pere est à l'extrémité ; ce départ si brusque me rappelle la réponse du Maréchal de Toiras à un Officier :

« Pere & mere honoreras ,

« Afin que vives longuement ,

.... Je ne veux pas absolument des jolis couplets qu'on m'attribue , je ne veux ni de l'esprit ni de la méchanceté dont ils sont remplis ; quand on se per-

met une chanson de ce genre, il faut écrire au bas :

» Le Prieur qui l'a fait

» En est fort satisfait.

Je ne me défends pas de même du portrait qui vous a plu. Sophocle disoit d'Euripide : „ Il a peint les femmes, ce „ qu'elles devroient être ; „ & moi je crois avoir peint les François tels qu'ils sont ; aussi ai-je écrit au bas du portrait que j'en ai tracé :

» A vos yeux si j'ai fait paroître

» Le François tel qu'il est :

» (*) De Castries, prenez le portrait ;

» Vous le verrez tel qu'il doit être, &c.

(*) M. le Marquis de Castries, aujourd'hui
Ministre de la Marine.

S U P P L É M E N T
A U X Œ U V R E S
D U M A R Q . D E V I L L E T T E .

V E R S

*A Madame la Marquise de P***,
en lui présentant un Discours sur
Henri IV,*

L O R S Q U E j'ai dit que la beauté
Porte les Rois à la clémence,
Qu'elle invite à la bienfaisance,
En inspirant la volupté;
Qu'elle présente aux pieds du Trône
Les pleurs timides des Sujets,
Et joint aux droits de la Couronne,
Les droits plus sacrés des bienfaits;
Vous devinez à tous ces traits
Le modele qui me les donne:
Louis est un autre Henri,
Il aime une autre Gabrielle,
Il est adoré comme lui,
Vous êtes sensible comme elle.

IN - P R O M P T U ,

Fait chez Monsieur DE BEAUJON.

DE ce temple des arts, de ce doux hermitage ,
De ces riches tableaux, les yeux sont satis-
faits ;
Mais ce qui plaît aux cœurs , & plaît bien
davantage ,
Beaujon , c'est le tableau des heureux que
tu fais.



V E R S

*Faits après avoir lu un article du
Mercure , sur l'Art de voler.*

EN ! Messieurs , à quoi bon rêver ,
Au secret d'employer des ailes ,
Pour donner de fraîches nouvelles ?
(*) Cet art , Lauzun , fut le trouver :
Quand on annonce une victoire ,
On ne peut si vite arriver ,
Que sur les ailes de la gloire.

(*) On fait que M. le Duc de Lauzun est
arrivé en 21 jours de traversée.

LES

LES ÉPOQUES.

Lorsque Buffon, de la Nature,
 Nous offre les tableaux divers,
 Et fait à grands traits la peinture
 Des Époques de l'Univers;
 Séduit par l'heureuse magie,
 Le brillant de son coloris,
 Vingt fois j'ai relu ses Écrits,
 Il en est une qu'il oublie.

C'est l'époque où tant de bons Rois;
 Assis sur les Trônes du monde,
 Rendent à l'homme tous ses droits,
 Et dont la gloire ne se fonde
 Que sur les Arts & sur les Lois:

Où tenant le Sceptre & la Lyre,
 De ces Monarques le Nestor,
 Des légions de son Empire,
 Est moins le Roi que le Major:
 Où tout puissant, pour être juste,
 De son Pays il est encor,
 Le Virgile ainsi que l'Auguste!

Jusques dans le Nord étonné,
 Le Génie a porté sa flamme,

Catherine a donné son ame
Au Corps que Pierre avoit créé.
Un autre Gustave fait être
De son pouvoir l'unique auteur ;
De son Peuple il devient le maître ,
Le Pere & le Législateur.

Et celui qu'à bon droit je nomme ,
Le Marc-Aurele des Germains ,
Qui préféra le titre d'homme ,
Au nom de maître des humains ;
Lorsque devant une Couronne ,
La vérité veut se cacher ,
Il l'ose appeller sur le Trône ,
Et lui-même va la chercher....

La France voit sa jeune Reine ,
Par les nœuds d'un hymen chéri ,
Mêler au Sang du Grand Henri ,
Le Sang d'Autriche & de Lorraine ,
Dans un Fils objet de nos vœux ,
Et dont nos cœurs suivront les traces ;
Perpétuer pour nos neveux
Toute la splendeur des trois Races ;
Porter ces titres glorieux
Et les tempérer par les graces....

Nous voyons d'un œil enchanté
Le fier vengeur de l'Atlantide ,
Le Patron de la liberté ,

Contre un Oppresseur irrité,
 Prêter sa force & son égide;
 Dans un âge si redouté,
 Jouir d'une gloire si pure;
 De notre bonheur qu'il assure,
 Composer sa félicité;
 Le pouvoir de la Royauté,
 Dans ses mains être la mesure
 Des biens faits à l'humanité,
 Voilà pour la postérité,
 Les Époques de la Nature.

F I N.

T A B L E

Des Œuvres du Marquis de Villette.

<i>LA Patroclée, Traduction littérale d'Homere,</i>	Page 1
<i>Traduction libre du morceau précédent,</i>	13
<i>Lettre au Marquis de Villette,</i>	21
<i>Eglogue imitée de l'Italien,</i>	23
<i>Réponse à une accusation intentée contre l'Auteur,</i>	26
<i>Vers sur le Sallon de Peinture, en 1777,</i>	27
<i>A M. de Voltaire,</i>	29
<i>Réponse de M. de Voltaire,</i>	31
<i>Vers à M. le Marquis de Villette,</i>	33
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. le Marquis de Villette,</i>	35
<i>Fragment d'une Réponse à la Lettre précédente,</i>	37
<i>Au Roi de Danemarck,</i>	38
<i>Fragment d'une Lettre au Roi de Prusse,</i>	39
<i>Épître à M. le Marquis de Villette,</i>	40
<i>A Monseigneur le Prince de Condé,</i>	42
<i>Au Même,</i>	43

TABLE, &c.

123

<i>Epître à M. le Duc de G***,</i>	44
<i>A M. le Duc de Choiseul,</i>	46
<i>A Madame de ***,</i>	47
<i>Vers sur un Portrait,</i>	48
<i>Conte,</i>	ibid.
<i>La Veuve affligée, Conte,</i>	49
<i>A Madame la Comtesse de ***,</i>	50
<i>A la Même,</i>	51
<i>A Madame la Duchesse de la Valiere,</i>	52
<i>A la Même,</i>	53
<i>Vers sur M. d'Alembert,</i>	ibid.
<i>In-promptu,</i>	54
<i>In-promptu à Madame Todi,</i>	ibid.
<i>In-promptu à M. le Marquis de Ville-</i> <i>vieille.</i>	55
<i>Réponse-In-promptu,</i>	ibid.
<i>Aux Pierres du Château de Verneuil,</i>	56
<i>A M. de Voltaire,</i>	57
<i>Au Même,</i>	ibid.
<i>Les Adieux de M. de Voltaire,</i>	58
<i>Réponse,</i>	60
<i>Epître à Belle & Bonne,</i>	61
<i>A M. le Marquis de Villette,</i>	63
<i>Epître à Tibulle,</i>	65
<i>Vers faits à Sellières,</i>	69
<i>Le Voyageur,</i>	70

<i>A M. de la Harpe,</i>	71
<i>Réponse,</i>	72
<i>Vers à M. le Marquis de Villette,</i>	73
<i>Requête à M. Necker,</i>	74
<i>Vers écrits au bas du Compte-Rendu,</i>	76
<i>Lettres diverses,</i>	77

**Supplément aux Œuvres du Marquis
de Villette.**

<i>Vers à Madame la Marquise de P***,</i>	118
<i>In-Promptu,</i>	119
<i>Vers sur un article du Mercure,</i>	120
<i>Les Epoque,</i>	121

**Fin de la Table des Œuvres du Marquis
de Villette.**



